

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

21

DEUXIÈME ANNÉE

SEPTEMBRE 1955

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

| | 1 an | 6 mois |
|------------------------------------|---------|---------|
| France, Italie, Union Française .. | 2 500 F | 1 300 F |
| Etranger | 3 000 F | 1 500 F |

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 200 francs

Abonnement d'Honneur : 10.000 francs, donnant droit à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envois de textes

« ARCADIE »

162, rue Jeanne-d'Arc, PARIS-13^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10.664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous. Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

50 francs pour tout changement d'adresse.

Comité International pour l'Egalité Sexuelle. Newsletter.

Postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, postbox 1023. Copenhague. K.

Vennen. Postbox 108. Copenhague K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksforbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stokholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Die Gefahrten. Frankfurt-a-M. Arndtstrabe 3.

Boite postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique)

Mattachine. Post Office Box 1925. Los Angeles 53 (U.S.A.)

One. 232 South Hill Street. Los Angeles. 12. U.S.A.

Der Ring. Bottgerstrabe 14. Hamburg. 13

Renseignements à « Arcadie ».

Copyright « Arcadie 1955 »

Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - Illiers

Dépôt légal 1955 N° 259, - Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DEUXIÈME ANNÉE

SEPTEMBRE 1955

S O M M A I R E

| | |
|---|----|
| In una sera indifferente, poème de PORTHOS MELZI . | 4 |
| Physiologie des actes sexuels dits « contre nature », par RENÉ GUYON | 5 |
| Jeu d'enfance, par GIOVANNI COMISSO | 13 |
| Regrets, poèmes de PINDARE | 22 |
| Histoire d'un prostitué, par PHILIPPE DE CHARMAILLES | 23 |
| D'une inadmissible façon de juger, par ANDRÉ BAUDRY | 29 |
| Amour de pierre, par J. CARLO | 31 |
| Le libertin devant la loi, par CLAUDE NERISSE | 33 |
| L'espion, par PIERRE-JEAN PATRIGOT | 35 |
| Etude sur l'amour grec (<i>suite</i>), par JEAN DE NICE .. | 41 |
| Rôle et valeur de la sexualité dans la vie humaine, par SERGE TALBOT | 47 |
| Les mauvais anges, d'ERIC JOURDAN | 54 |
| Tarwik, de FRÉDÉRIC GRENDEL | 56 |
| Présence, de SIMONE MARIGNY | 57 |
| Le Journal de PAUL LEAUTAUD | 58 |
| Comité International pour l'Égalité Sexuelle | 60 |

IN UNA SERA INDIFFERENTE

*In una sera indifferente
andando
a un incontro
disperato
— un' incredulo disincantata
felecita —... e come
pesa
ogni coppia, che passa
e ti schiaffeggia
di vita
e tutte le cose
due a due,
anche se credi
certa la solitudine del mondo.*

*Dans un soir indifférent
en allant
à un rendez-vous
désespéré
incroyable désenchantée
félicité... combien
pèse
chaque couple qui passe
et te gifle
de vie
et toutes les choses
deux à deux
même si tu crois certaine
la solitude du monde.*

PORTHOS MELZI.

PHYSIOLOGIE DES ACTES SEXUELS DITS “ CONTRE NATURE ”

par

RENÉ GUYON

Il faut toujours savoir de quoi l'on parle. Quand les puritains parlent d'actes sexuels contre nature, ils ne savent pas exactement de quoi ils parlent (comme d'habitude), mais ils savent bien sur quelles activités sexuelles, déplaisantes pour eux, ils entendent accoler cette étiquette péjorative : qui veut supprimer son chien, dit qu'il a la rage.

La sexualité ou les organes des sexes constituent un mécanisme pour la reproduction de l'espèce. C'est une de ses fonctions. Faisons d'ailleurs à celle-ci bonne mesure : c'est probablement la plus importante puisqu'elle assure la continuité de cette espèce. Mais en matière sexuelle, la reproduction n'est pas tout. La sexualité nous présente une bien autre activité, qui est de procurer à l'individu une jouissance spécifique intense. Il ne s'y trompe pas et a vite fait de séparer les deux choses.

Les lecteurs de nos *Ethiques sexuelles* seront puissamment aidés dans cette discrimination s'ils se souviennent que nous avons établi par des arguments définitifs (1) qu'une séparation essentielle existe entre reproduction et jouissance sexuelle. Il est prouvé que toutes deux sont *autonomes* (comme le prouve, pour rappeler ce seul exemple, la masturbation) ; toutes sont susceptibles de s'exercer séparément, toutes deux revendiquent par suite la liberté d'action pour leur fin propre. Le mot « déviation » qu'aiment à employer les puritains pour stigmatiser tout ce qui

(1) *Etudes d'Ethique sexuelle*. Tome I.

est jouissance sans possibilité de reproduction, est donc foncièrement inexact. Il ne saurait être question de déviation quand il s'agit de deux variétés qui suivent chacune leur chemin propre : il y a un choix fait entre ces deux chemins. Il peut arriver que les deux activités se confondent, mais cela n'est nullement obligatoire. Bornons-nous à rappeler que la fécondation artificielle ou la possession par violence appelant résistance ou dégoût, n'ont rien à faire avec la jouissance spontanée : et que même la jonction des deux activités, seule normale à en croire les anti-sexuels, dans l'immense majorité des cas n'aboutit pas à la reproduction et même ne pense à elle que pour l'écarter.

Dès lors, chacune des deux activités étant légitime, chacune apparaît comme un enseignement, un bienfait de la Nature. Laissant de côté cette reproduction à laquelle les puritains ne cherchent pas noise, nous devons, pour la défense de la jouissance sexuelle autonome mettre immédiatement en relief qu'elle est gouvernée uniquement par des *préférences individuelles* qui sont recherchées *pour elles-mêmes*, appréciées *en elles-mêmes*, et donc peuvent constamment être variées et perfectionnées.

C'est cependant parmi ces préférences légitimes, ratifiées par le bon sens et le sens scientifique, que les anti-sexuels vont chercher des activités qu'ils baptisent « contre nature », aux fins de les inscrire dans leur catalogue de prohibitions et de persécutions. Si nous cherchons à savoir quel critérium ils nous proposent pour désigner les actes ainsi dénoncés, offrons au lecteur la précision suivante que nous empruntons à un manifeste américain paru il y a peu d'années (1951) et qui est éminemment représentatif de toute l'attitude puritaine en cette matière (1) :

Au point de vue biologique, un individu est « dévié » si ses activités sexuelles ne pourraient pas aboutir, si elles étaient réalisées dans la forme qu'il apprécie ou désire le plus, à la conception.

(Nous laissons à dessein de côté un prétendu point de vue légal et social qui n'est qu'un hommage enfantin au

(1) *Sexual abnormalities*, de Samuel W. HARTWELL, membre de la Commission d'Etude des Gouverneurs sur « les déviations sexuelles », éditée par Public Affairs Press, Washington (sous la présidence du Révérend Ralph M. RICHARDS).

conformisme en accusant de « déviation » tout ce que le groupe social de l'individu considère anormal (*sic*) ; et aussi un prétendu point de vue « médical et psychologique » qui range parmi les « déviés » ceux-là mêmes qui n'ont que des réalisations accidentelles, généralisation inacceptable.)

Habemus confitentem reum. La biologie que les prohibitionnistes appellent ici à leur secours, c'est celle qu'ils réduisent eux-mêmes à n'être qu'une seule face des mécanismes sexuels, une seule de leurs possibilités. Ce faisant ils oublient volontairement que des millions d'actes sexuels n'ont ni pour objet ni pour préoccupation d'aboutir à la conception, et qu'ils ont même souvent pour plus grande préoccupation de l'éviter. Mais nous nous expliquons mal : l'antisexuel ne l'oublie pas, il relègue ces faits dans une catégorie spéciale afin de pouvoir apposer sur celle-ci l'étiquette arbitraire d'anomalie.

Ceci bien entendu, il n'est pas difficile de prévoir que la Commission dont nous parlons a rangé en bloc dans la catégorie des actes contre nature *tout ce qui n'est pas le coït béni et sanctifié* par la parole biblique « Croissez et multipliez ». Nous savons que cette restriction puérile est la négation même du problème sexuel puisqu'elle ignore toute explication justifiable des activités non-conceptionnelles qui sont multiformes. Le rationaliste doit donc démontrer scientifiquement la fausseté de cette appellation d'actes contre nature dont on a tant abusé. Ce n'est pas difficile.

Du moment qu'une personne, ou plusieurs personnes consentantes et s'associant, adoptent librement une certaine activité sexuelle, et la pratiquent, c'est évidemment que celle-ci, sous sa forme déterminée, leur procure la jouissance sexuelle spécifique. Dès lors leur but, et celui de la Nature, est atteint. Or il est clair que la Nature qui favorise le plaisir (avec ou sans reproduction) a donné à cette activité son approbation. Car la Nature refuse cette dernière seulement aux procédés qui créent la souffrance, auquel cas on la voit mettre tout en œuvre (souvent d'une façon automatique) pour éliminer toute douleur physique : c'est à ces procédés qu'elle est foncièrement hostile.

C'est donc une *idée fausse* de déclarer que certaines activités sexuelles dûment existantes et volontairement prati-

quées, sont contre la Nature : afin de prétendre (par *a contrario* en ce système) que seuls les autres actes sexuels lui seraient conformes.

Nous sommes par là amenés à conclure définitivement qu'il n'y a pas d'actes sexuels contre nature, car tous portent le sceau même de la nature par le fait qu'ils existent, ont leur adeptes et leurs pratiquants. Certains se refusent à certains de ces actes ? Cela va de soi : car adopter telles ou telles activités sexuelles selon ses propres goûts est le minimum même de la liberté humaine. Mais ils ne doivent pas transformer leur ligne de conduite personnelle en critérium général de légitimité ou d'illégitimité.

Les intéressés qui pratiquent les actes dits contre-nature sont si intimement convaincus que ceux-ci sont des manifestations naturelles (ratifiées par la nature) qu'ils les tiennent ouvertement pour légitimes et hautement avouables. On les voit réclamer pour eux la liberté, la publicité, la protection même due par la loi et la société aux actes légitimes. Ce fait est très exactement démontré dans ce cas de l'homosexualité qui semble tenue pour l'acte contre nature type par les conformistes. L'homophilie est un terrain sur lequel il est toujours délicat pour un profane, comme moi-même, de s'aventurer : mais la recherche est grandement simplifiée quand elle est faite comme ici sous le signe de la tolérance sympathique. Donc quand on observe ou quand on interroge des pratiquants de l'homophilie, on est frappé par ce fait que, loin de se cacher (à moins de nécessité causée par des persécutions) les homosexuels véritables ne sont pas « honteux » de leur conduite; ils ne comprennent pas les violentes attaques qui la désignent comme dépravée et perverse. Ils trouvent manifestement que leurs préférences sont hautement naturelles, parce qu'elle sont leur nature même : dès lors, empêcher l'exercice de ces préférences est, pour eux, une violation de la Nature. C'est donc de bonne foi que les homosexuels protestent contre l'expression « actes contre nature », surtout alors que des sociétés entières ont accepté ces actes comme normaux. Il suit qu'ils ont volontiers l'esprit de prosélytisme basé sur la croyance à la rectitude de leur conduite. On voit éventuellement des homophiles se réclamer des institutions sociales (comme dans le cas légendaire de la comtesse Charlotte Sandor qui épousa une femme, et hier (1954) le mariage en Angleterre de deux jeunes femmes Violet Jones et Joan Lee, célébré

PHYSIOLOGIE

de bonne foi par un authentique Révérend de l'Eglise Saint-Luc de Bromley. Les *ménages* entre mâles affichés sont d'expérience fréquente.

Le freudisme, dans l'application de sa psychanalyse, a connu en cette matière, un grand embarras : puisqu'il admettait (étant une doctrine plutôt médicale qu'éthique) des normaux et des antinormaux. Où était alors la ligne de démarcation ? On conçoit sa perplexité, tout simplement parce qu'il n'y a ni ces deux groupes, ni ligne de démarcation.

Le croire c'est se rallier à la doctrine du Pêché pour laquelle tout est péché qui n'est point l'acte sexuel aux fins de reproduction. Les prosexuels rejettent énergiquement cette conception doctrinaire. Pour eux, les organes sexuels ne sont pas simplement des machines à faire des enfants. Ces organes sont amoraux comme le sont ceux qui concourent à l'alimentation.

Que la jouissance sexuelle en soi soit légitime a été précisé par nous sous le nom de Théorie Mécaniste (1) et les principes en ont été posés de la façon suivante :

- 1° L'Objet n'a en principe aucune valeur essentielle pour la satisfaction de la jouissance sexuelle : pour cette dernière, un procédé mécanique en vaut un autre, ce qui établit bien l'indifférence à l'Objet comme élément essentiel et constant.
- 2° L'Objet, qui sert simplement à assurer la jouissance sexuelle, est essentiellement variable pour tous, et par conséquent accessoire; l'important est le *procédé mécanique*, qui peut quelquefois même se trouver réduit à lui seul (onanisme simple).
- 3° C'est par suite d'une influence obsédante (atavique) des décisions du Tabou sexuel que certains mécanismes sont frappés d'ostracisme et de déconsidération, alors que d'autres sont acceptés.
- 4° Il y a enfin, comme contre-partie de cette déconsidération, tout un travail factice mais tenace qui fait croire à la supériorité conventionnelle de tels objets au détriment des autres; et, dans une interprétation encore plus étroite mais qui souligne bien le procédé tabouiste, de la femme unie à l'homme selon certains rites conventionnels (mariage).

Si l'on conçoit bien, comme corollaire du fait que la sexualité (organes et procédés) est strictement amonale et que les mécanismes qu'elle préfère ne le sont pas moins, on

(1) Voir *Etudes d'Ethique sexuelle*. Tome II.

s'inclinera avec la plus entière tolérance devant chacun de ces procédés d'ailleurs infiniment répandus tels que l'homosexualité, l'onanisme solitaire, l'onanisme à deux notamment buccal si commun dans les pays latins, le baiser ou les attouchements savants tenus comme excitations accessoires, voire le masochisme et le fétichisme ou encore ces « actes extraordinaires » (excellente qualification freudienne) que relèvent volontiers les ouvrages techniques.

Ce n'est donc que par une nouvelle et tyrannique application du Tabou antisexuel que des éthiques sans profondeur prétendent interdire ces modalités : en pâtissent les adeptes de ces morales ; mais les autres se doivent de rejeter hautement ces ostracismes doctrinaires. Et c'est par une intervention abusive et injustifiable dans la vie privée que certaines législations en sont arrivées à inscrire dans leurs Codes des répressions pénales pour ces faits personnels. En réalité, quand ces faits sont réalisés entre personnes *consentantes*, il va de soi que c'est une erreur et une intervention choquante de la loi pénale de s'en préoccuper, car elle n'a rien à voir et nulle personne à protéger en cette occasion. On en arrive à ces monstruosité judiciaires non ratifiées par les esprits du présent ou de l'avenir qui pèsent lourdement sur une civilisation, comme par exemple celle qui envoya à la geôle Oscar Wilde.

Une dernière remarque en ce qui concerne les diverses modalités des actes dits contre nature et que chaque lecteur pourra appliquer à ceux qu'il peut observer dans sa race, dans son milieu social ou même chez les personnes privées qui lui sont connues. Ces cas spéciaux ont tous cette particularité d'être des « variétés » délicatement élaborées, artistiquement conçues, soigneusement pratiquées dans des rites voulus. Bref, ce sont des procédés de cet *art* que peut être la jouissance sexuelle. Souvent ce sont les courtisanes, grandes artistes en sexualité, qui ont fait d'eux un art complet si éloigné d'un mécanisme monotone. Elles ont mis leur gloire à découvrir des raffinements ignorés de la brute primitive. Et ces femmes, sacrées chez certains peuples de l'antiquité et si honnies des Commissions Internationales, ont transmis le flambeau de ces traditions et ont fait souvent que l'humain amoureux n'est plus exclusivement la bête amoureuse. C'est ainsi que s'est constitué et maintenu l'art de la sexualité.

Or tous les besoins de l'homme ont connu ce progrès, et

c'est lui qu'on appelle « civilisation ». La nécessité de manger s'est embellie par l'art culinaire souvent aussi incomparable que compliqué; la nécessité de boire a créé à côté de l'eau du ruisseau, les vins ou les bières amoureusement soignées et présentés; la caverne a été remplacée par le palais, la peau de bête par les produits du tisserand et l'art du couturier. Et quoi encore ?... Comment pourrait-il être admissible que, seule, la jouissance sexuelle, si intense et si impérative à cause de sa proximité de la nature, n'aurait pas fait appel à l'expérience, à la science et à l'art pour varier, embellir, étendre les manifestations de l'activité des sexes ? C'est cette négation qui eût été contraire au développement de la nature humaine en la contraignant à s'en tenir à l'accouplement primitif. De ce progrès que le Grand Pan soit loué !

CONDAMNATION DU SADISME

Il faut prévoir une objection. Qui a étudié la nature humaine, non différente en cela de celle de certains autres animaux dits supérieurs, ne peut que constater avec un profond regret que la cruauté est indiscutablement l'une des tares les plus répugnantes de cette nature. Il y a là une page très vilaine et très pénible de la psychologie humaine. Nous n'avons certes pas à donner des exemples tant ils abondent, tant ils sont connus, dans l'histoire elle-même au besoin (1). La cruauté, de notre temps, s'exerce surtout sur les animaux : le soi-disant « plaisir de la chasse », horrible expression, en est une forme légale et même officielle (chasses offertes par les Chefs d'Etat occidentaux). L'une des condamnations de la cruauté est qu'elle sévit contre les faibles, les incapables de défense. Ce qui explique les actes de cruauté multiples dans les temps anciens concernant les esclaves, les prisonniers de guerre, les détenus, les femmes et les enfants. Cette cruauté, elle a eu un ignoble sursaut d'existence précisément quand, de nos jours, les mêmes conditions se sont reproduites dans les camps de concentration où l'on parquait les victimes de la guerre moderne. Toutes les horreurs du siècle qui méritera bien son nom d'atomique, y compris les extermina-

(1) *La Cruauté* (Félix Alcan, édit.), par René Guyon.

tions en masse, ont replacé devant nos yeux endormis et nos consciences vite satisfaites, les réalités de la Cruauté Humaine et le plaisir que certains indiscutablement y trouvent.

L'objection est donc que cette cruauté est certainement chose innée chez cette humanité : en d'autres termes, une activité *naturelle* de l'homme, guidée par des conceptions et appliquée par des procédés que certains trouvent agréables et désirables. Si nous accordons à l'impulsion naturelle dans le domaine de la sexualité, la valeur d'une explication et d'une justification suffisantes pour accepter diverses activités sexuelles désirables pour certains, ne sommes-nous pas condamnés à accepter aussi cette cruauté innée, et donc à justifier le sadisme et les redoutables conséquences qu'il entraîne en tirant sa volupté de la souffrance ?

Le croire serait oublier le principe même de la légitimité des actes sexuels. Ceux-ci sont admissibles et acceptables sans réserve seulement *lorsqu'ils sont consentis*, lorsque les volontés des deux parties pour les réaliser s'accordent. Nous avons proclamé cet accord nécessaire des volontés dès le début des *Etudes d'Ethique sexuelle*. Nous avons encore récemment proclamé le principe que les actes sexuels ne sont justifiés que s'ils sont dépourvus de violence, de contrainte et de fraude (1) ; c'est par là que nous avons conclu à la légitimité de frapper le *viol* de sanctions pénales. En cela même est la condamnation du sadisme.

Car le sadisme consiste en tortures *infligées* à des êtres non consentants et révoltés contre la souffrance. Il est une méconnaissance de l'individualité libre. Tout attentat à la liberté et à l'intégrité de la personne est crime. Les prosexuels condamnent le sadisme au nom même de cette liberté intégrale qu'ils réclament. Créer chez un autre, par plaisir, une souffrance non consentie, c'est là véritablement que nous découvrons un « acte contre nature », car l'attentat à la nature ne commence que là où commence la cruauté.

RENÉ GUYON.

(1) *Les Droits humains et le désir de liberté sexuelle.*

JEU D'ENFANCE (suite) ⁽¹⁾

par

GIOVANNI COMISSO

Si en France, Jean Cocteau a été reçu à l'Académie, en Italie Giovanni Comisso, l'écrivain que les lecteurs d'Arcadie ont appris à apprécier, vient d'être l'objet cet été d'une consécration remarquable. Son livre Un chat traverse la rue a obtenu le prix « Strega » des Amis du Dimanche, l'un des plus importants de la vie littéraire italienne, et décerné à Rome depuis une dizaine d'années. Ajoutons que Comisso en 1928, puis en 1952, avait déjà remporté deux prix parmi les plus enviés : le Prix « Bagutta » et le prix « Viareggio » qui contribuèrent à faire connaître dans tous les milieux cet écrivain original, frais et sensuel, un des tout premiers de la littérature italienne actuelle.

Arcadie se réjouit de cet hommage et se fait une joie d'unir sa voix au concert des félicitations.

Le jour suivant Albert resta encore dans sa cabine, content de jouer au malade. Le garçon voulut lui faire prendre du bouillon mais il refusa avec le secret plaisir de s'infliger une souffrance. Il demanda seulement une orangeade. Sa soif était grande, car il avait beaucoup sué dans cette cabine étouffante. Tout le jour il fut incapable de se lever, de penser, de faire quelque chose. Il regardait les ailettes du ventilateur, immobiles, brillantes, sinistres comme des lames de couteau, le souvenir du fastidieux dé clic dé clenché à chaque changement de direction lui faisait préférer l'opprimante chaleur. Vers le soir le garçon revint frapper, s'excusa et lui proposa de faire venir le médecin du bord. « C'est peut-être le changement de climat », dit-il. Mais Albert, de la main lui fit signe que non. L'autre resta, humble et obséquieux. « Si vous saviez quelle peine cela me fait, de voir un jeune homme comme vous si mal en point », ajouta-t-il en soupirant. Ce ton empressé et complaisant lui donna le soupçon qu'il avait été mis au courant de sa rencontre avec le marin dans le cagibis de l'Allemand, que le marin avait parlé, que tout le personnel à bord savait. Son premier mouvement fut de lui donner de

(1) Voir Arcadie, n° 18, 19-20.

l'argent et de lui demander de le laisser seul. Sa pâleur, son aspect émacié lui répugnaient et le remplissaient de crainte. Au lieu de cela, il ferma les yeux, se força à l'immobilité, et dit comme un ordre : « Ne me parlez pas, j'ai horriblement mal à la tête ». L'autre proposait des médicaments, de la glace à mettre sur le front. Albert ne répondait rien, craignant qu'il ne s'approchât et n'osait pas lui répéter de partir. « Je reviendrai plus tard, avant la nuit, voir s'il ne vous faut rien ». Il ne lui répondit pas, mais à peine fut-il sorti, il quitta son lit et ferma la porte à clé. La faim le tourmentait. Il se délectait d'éprouver ce tourment, mais peu après il fut distrait par les bavardages des passagers qui passaient de l'autre côté de la paroi. Souvent ils s'arrêtaient devant son hublot et alors la conversation lui parvenait distinctement, une dame espérait voir le rayon vert dans lequel le soleil allait disparaître. « Dieu, que c'est beau, disait-elle avec pétulance, nous sommes dans la zone du rayon vert. » « Dans quelques jours, il faudra se lever à deux heures du matin, si nous voulons voir la croix du Sud », ajouta complaisamment un autre. « Nous prierons l'officier de garde de nous faire réveiller », dit la dame. Puis intervint une voix sèche et nerveuse de femme qui venait sans doute d'arriver : « Vous avez vu les poissons volants ? C'est quelque chose de supérieur. Il faut aller à l'avant. J'y étais à l'instant avec le médecin, si vous faites vite, vous pourrez encore les admirer. On dirait des sauterelles d'argent. » « Dieu, quel bonheur », dit la dame. « Pourquoi ne pas nous avoir fait appeler aussitôt. Nous, nous avons vu le rayon vert. » — « Le rayon vert, qu'est-ce que cela ? » demanda la voix nerveuse qu'Albert reconnut pour celle de la demoiselle qui n'avait pu supporter le regard de l'Allemand. La dame, tout en s'éloignant, s'était mise à donner l'explication. Albert frémissait. « Ces gens-là ne sont pas dignes de vivre. Il faudrait les supprimer, et au lieu de cela ce sont les mieux défendus, les privilégiés, les détenteurs de l'or. » Il souhaitait une tempête, un orage, afin de les voir crever. Il en arriva à imaginer une alliance avec le marin et l'Allemand dans le but de les massacrer à coups de couteau et de fuir ensuite ensemble sur une barque pour toucher une terre sauvage et ne plus jamais voir de pareilles gens. Il imaginait toute la scène, il vivait les événements avec la facilité du rêve. De fait, déjà il rêvait qu'il s'était endormi.

Le matin suivant, il se réveilla frais, heureux, juste pour

entendre : « Ce soir nous serons à Massana » qui lui parvint à travers le hublot. Il s'habilla rapidement et alla prendre son petit déjeuner. Il mangea avec appétit, puis alla se promener sur le dernier pont où il n'y avait jamais personne. Des bouches d'aération montait du fond du navire le bruit des machines. Le soleil était déjà plus chaud. Sur sa droite, au loin, il distingua une terre vallonnée, rose et déserte. Il pensait de nouveau à Pierre et imaginait de renoncer à son voyage en Orient, de débarquer à Massana, de s'établir près de son ami, et de ne plus retourner dans son pays. « Rester avec lui. » Puis s'empara de lui la certitude qu'il le trouverait changé, insociable, enlaidi, et que le pays serait inhospitalier et désolé. Il se rappela ce qu'on lui avait dit de la fraîcheur et de la fertilité du haut-plateau d'Asmara, alors ses rêveries reprirent : « J'achèterai de la terre, je me construirai une maison, Pierre viendra avec moi, on sera bien, des femmes seront nos esclaves. » Arrivé au bastingage à l'avant il aperçut, sur la passerelle, un jeune officier qui, armé d'une longue-vue regardait attentivement du côté de la terre. Albert monta sur la passerelle. « On voit quelque chose à terre ? » lui demanda-t-il. L'officier abaissa sa longue-vue et, surpris, il lui répondit : « Nous sommes dans une zone de corail, je regardais si j'en voyais affleurer un banc ». Sa main, longue et pâle, restait sur la longue-vue et quand il regardait, ses paupières tremblaient légèrement. Désinvolte, il portait la casquette sur le côté, mais son regard était inquiet et ses grosses lèvres d'enfant étaient marquées de minuscules rides. Albert désirait le faire parler : « A quelle heure serons-nous à Massana ? » — « Ce soir, vers huit heures. Vous n'y êtes jamais allé ? » — « Non, c'est la première fois. » Albert se mit à jouer avec un goniomètre : « Combien de temps s'y arrête-t-on ? », demanda-t-il en continuant à pointer la mire. « Un jour, nous devons charger du matériel. » — « Ce sera alors possible d'aller un peu dans l'intérieur du pays ? Mais l'Erythrée est tout aussi déserte que cette côte ? » — « Oh non, il y a de très beaux endroits, pleins de vie et remplis de bêtes de toutes sortes. Quelles belles chasses on peut faire. » — « Vous êtes un fervent amateur de chasse ? », demanda Albert avec une gravité ambiguë, et il le fixa dans les yeux. « Oui, c'est très intéressant. J'ai un ami à Massana, et à mon dernier passage ici, nous sommes allés chasser la gazelle; nous devons encore y aller cette fois. Vous descendez à Massa-

na ? » — « C'est probable. Je devais aller en Orient, mais je ne peux supporter la vie du bord, je me sens mal comme si je souffrais d'une maladie. » L'officier sourit : « Il s'agit de s'habituer. Cette fois, il est vrai, il n'y a pas de passagers très amusants. Pourquoi ne venez-vous pas nous voir le soir ? on chante et on joue de la guitare. » — « Merci, vous êtes trop gentil. Je viendrai, mais tout dépend d'une rencontre que je dois faire à Massana. Je suis parti sans trop savoir pourquoi je désirais voir l'Orient, mais je suis sûr que ce sera une désillusion. » Il éprouvait un grand plaisir à voir l'officier devenir de plus en plus attentif. Les vitres étaient ouvertes et l'air passait, vivifiant. Tout à coup, l'officier s'écria : « Mais voyez dans quel état il me met, ce coco-là », et il se pencha en criant : « Fais un peu attention là-haut; tu ne vois pas que tu nous jettes de la peinture dessus, idiot que tu es ? ». Albert s'approcha d'une fenêtre et vit, grimpé sur la hune du mât de misaine, le marin au couteau, qui comme grisé de vent et d'altitude, et semblant agrippé à un mât de cocagne, peignait le tronc en rouge. L'officier s'était aperçu qu'une goutte de peinture était tombée sur sa veste et il se remit à crier encore plus furieux. Albert se retira dans l'ombre pour ne pas être aperçu du marin. Il lui semblait que l'officier éprouvait de la satisfaction d'avoir trouvé un prétexte à se déchaîner contre lui. Il fit encore un geste de menace au marin qui ne devait avoir à peu près rien compris et alla dans un petit réduit à proximité chercher un détachant. Albert retourna dans sa cabine où il s'occupa jusqu'à l'heure du déjeuner à écrire des lettres qu'il voulait poster à Massana. L'après-midi, il resta encore dans sa cabine, dormit aux heures les plus chaudes, puis s'employa à ranger ses affaires d'hiver. Le diner était à peine commencé qu'il entendit la sirène annoncer l'entrée du navire dans le port de Massana. Il se leva et courut se préparer pour descendre à terre. Dans le ciel, demeurait une lumière rouge dûe au couchant; on apercevait la masse sombre de la ville que trouaient de rares lampes le long du port. Il vit une longue file d'arcades à demi-obscurées et un petit groupe de gens qui attendaient. La lumière était faible et il s'irritait de ne pas pouvoir distinguer nettement sur le quai qui peu à peu se rapprochait, les personnes en attente. Il vit quelques indigènes enveloppés de blancs manteaux, quelques officiers, des civils aussi. On lança une haussière, quelqu'un s'en saisit, lentement le navire

accosta. La coupée fut descendue et aussitôt des gens montèrent à bord. C'étaient des officiers, des fonctionnaires. Albert regardait chacun d'eux, craignant que Pierre fût si changé qu'il ne pût le reconnaître. Il n'était pas là. Alors il descendit à terre. L'air était chaud et immobile, il pénétra dans le groupe des badauds, dévisagea chacun. Tous semblaient ridicules et amorphes. Il demanda où se trouvait le centre de la ville, quelqu'un lui indiqua la direction des arcades. Il allait s'y diriger, quand il entendit le commissaire l'appeler du haut du navire. En courant il fit demi-tour et remonta l'échelle. A mi-chemin, le garçon lui remit en souriant une lettre. Il reconnut aussitôt l'écriture, c'était celle de Pierre. Il retourna à terre, s'éloigna de la foule, trouva un endroit éclairé par un lampadaire, il ouvrit la lettre. Pierre était à Asmara, à l'hôpital, il était malade : un abcès qui, dans le climat chaud de Massana, s'était développé, au point qu'il avait dû le faire ouvrir. Actuellement il était en convalescence. Il ne donnait pas d'autres détails. Il déplorait de ne pas pouvoir le voir et lui annonçait son proche retour dans la mère-patrie à l'occasion d'un congé. La lettre était brève et Albert eut l'impression d'y lire toute la satisfaction que Pierre avait éprouvée à éviter cette rencontre. Il eut l'idée de chercher un téléphone et de l'appeler. Il plia la lettre; en la mettant dans sa poche, il aperçut entre deux colonnes des arcades un jeune nègre qui le regardait fixement, les yeux brillants. Il devait l'observer depuis qu'il avait commencé à lire sa lettre; il vint vers lui, et d'un ton de mépris que l'exagération rendait comique, il lui dit : « Toi aimer les femmes. » — « Pourquoi, que veux-tu ? » — « Toi lire lettre de ta femme », dit le jeune garçon et il courut près de la mer; là, ayant soulevé une pierre, il prit quelque chose dessous, revint, et, la main ouverte, il lui montra une poignée de pièces d'argent : « Moi avoir gagné cela avec les amis ». Albert, amusé, riait; le garçon, resté sérieux, le prit par la main, la sienne était petite et froide, et il l'entraîna dans l'ombre des arcades. « Toi venir avec moi. » Il se laissa conduire dans une petite rue sombre, puis ils traversèrent un carrefour désert et de là passèrent dans une autre ruelle qui semblait finir en cul-de-sac. Il craignait un guet-apens, il lui demanda où on trouvait des femmes, pour toute réponse le nègre défit sa ceinture et apparut, nu. La ruelle était pleine d'immondices et de paille, une sorte de puanteur régnait partout, le jeune gar-

çon lui offrait son corps froid et maigre. Albert lui ordonna de se rhabiller et insista pour qu'il l'accompagnât chez les femmes. Les yeux du jeune homme devinrent brillants, comme baignés par les larmes, tandis qu'il essayait de lui prendre les mains pour se faire étreindre. Il lui donna une pièce d'argent, et s'éloigna; il courut après : « Moi, te montrer femmes, toi venir avec moi ». Albert marchait près de lui, frappant du talon le sol qui résonnait sous ses pas. Ils arrivèrent à un passage à peine éclairé. Au coin d'un café, parvenaient des voix animées; il vit de grands tonneaux et quelques blancs ivres qui discutaient. Le jeune garçon qui le précédait s'arrêta devant une porte vitrée qui laissait filtrer une faible lumière. La montrant du doigt, il dit : « Ici, femmes ». Et son regard était féroce. Albert sourit et voulut lui caresser la tête, mais l'autre leva le bras et lui jeta au visage la pièce qu'il lui avait donnée : « Femmes te faire du mal ». Il semblait pleurer. Puis d'un seul coup il courut reprendre la pièce de monnaie et il se la mit dans la bouche. Albert lui en jeta une autre et ouvrit la porte. La salle était dallée, nue, éclairée par deux chandelles placées dans les angles près de deux petits lits bas dont deux jeunes négresses étaient en train d'arranger les draps. Pleines de vivacité elles se mirent à rire. Elles portaient de longues chemises d'un autre temps ornées de dentelle aux manches. Le noir de leur peau et ces chemises d'un autre temps suscitèrent en lui un vif et heureux désir. A chacune de ses paroles, elles répondaient par un rire. L'une ayant le crâne complètement rasé, il fit porter son choix sur la seconde. En se penchant sur le lit pour le préparer, sa chemise large et dure s'ouvrit sur sa poitrine, laissant voir tout son corps. Elle s'amusa à le repousser, disait que son fiancé devait arriver; ce fut une question d'argent, puis elle consentit. L'autre s'était mise à dormir et avait éteint sa chandelle. Avant de se disposer à l'amour, elle ferma la porte, lui se déshabilla et jeta ses vêtements à terre. Elle, sa chemise enlevée, elle apparut le corps lisse, dur et très frais, son regard était impassible. Elle se taisait et obéissait, mais il suffisait qu'elle bougeât, imperceptiblement ses yeux noirs pour apparaître effarouchée. Ses dents luisaient entre ses lèvres entr'ouvertes. Quand, décidé, il la prit, elle se croisa les mains sous la nuque et son regard devint encore plus impassible. Images et pensées vinrent alors distraire Albert de son plaisir. Il pensa à Pierre, à son corps, à sa sensualité triomphante, à

son mal. Il se plaisait à imaginer que c'était cette même femme qui était allée avec lui et l'avait contaminé. Un instant, désespéré, il pensa s'abandonner aussi afin d'attraper le même mal que Pierre : « Les femmes te faire mal ». Il réentendit cet avertissement du jeune nègre, et c'est lui alors qu'il aurait voulu avoir à son côté. Le femme, ennuyée, le regarda. Alors il devint mauvais il avait envie de la battre, de l'étouffer, il la serra presque en rugissant : « Reste tranquille », lui répéta-t-il d'un ton violent. La vision de l'officier sur la passerelle lui revint et son plaisir s'en accrut; enfin, en haut, suspendu entre la lumière et le vent, il revit le marin, son visage fut tout près du sien, rouge, charnu, complaisant; il ferma les yeux dans un éblouissement de lumière et s'abattit contre la femme qui tentait de se libérer. Son corps exhalait une forte odeur, répugnante, qu'il n'avait d'abord pas perçue. Il se souleva, descendit du lit, et se rhabilla. Il lui laissa l'argent sur la table, et dans sa hâte de sortir, il la contraignit à ouvrir la porte avant qu'elle n'eût remis sa chemise. La chaleur, dans la rue, comme une force affectueuse, lui fit aussitôt retrouver le calme. Il se dirigea vers une rue éclairée. Il trouva les arcades. Il regarda l'affiche d'un cinéma : « Cinéma Europe - Cinquième avenue - Le cinéma de la mode et de l'élégance ». Il y avait un café qui lui rappela ceux des petites gares perdues. Sous les arcades, dans ce café, sur cette affiche de cinéma, il retrouvait la désolation de la vie provinciale qui lui avait rendu insupportable sa ville. Un bruit presque harmonieux venait de l'autre côté du port. Il pensa qu'il devait y avoir un local nocturne, il s'en informa auprès du garçon, mais il lui fut répondu que c'était la centrale électrique. Il retourna à bord par la route boueuse qui longeait le port. A peine à bord, il rencontra l'officier, qui était encore de service. La casquette encore plus inclinée, il semblait avoir envie de plaisanter, salua à la manière américaine, lui demanda s'il s'était bien amusé et aussitôt ajouta : « Excusez-moi, ce matin, je ne me suis pas présenté, vous permettez ? Georges Viani ». Albert dit son nom. L'autre lui demanda s'il allait rester à Massana. « Non, non, même mort, je ne pourrais supporter une ville aussi horrible. » — « Le jour c'est un peu mieux, vous verrez », dit l'officier toujours moqueur et désinvolte, « demain nous allons chasser la gazelle, si vous voulez venir avec nous, ce sera très amusant ». Albert accepta et

ils se souhaitèrent une bonne nuit; Albert voulait prendre un bain avant de se coucher.

A l'aube, le bruit des treuils et les cris des débardeurs le réveillèrent. Il était impatient de descendre à terre : aussitôt il fut prêt. De la passerelle, il vit la foule indigène à la démarche légère se déplacer sur un fond de rues, de mer bleue, de maisons blanches et de voiles. Les débardeurs s'encourageaient l'un l'autre de la voix. De quelques embarcations amarrées au quai, et que bariolaient les bleus et les rouges, d'autres indigènes descendaient torse nu, le dos courbé par de lourds sacs : leurs jambes grâciles tremblaient, mais ils tenaient bon. Albert descendit, et par les rues et dans les boutiques, il voulut voir tout ce monde de près. La foule, dont il remontait le courant, n'était que cris et appels. Il aimait le terrain ondulé et incertain qu'il sentait comme modelé par d'innombrables pieds nus. Des rues sentaient bon l'encens, d'autres empestaient le harem et la graisse brûlée. Les boutiques déversaient leurs marchandises sur la chaussée. Des ombres et de violents jets de soleil. Des auberges enfumées étalaient de grands plats de friture et de « risotto » jaune. Il voulut y goûter : les épices emportaient le palais, il ne put pas avaler. Il désirait se confondre avec ces gens-là, et, mieux, il entra dans les boutiques. Tout le monde marchait avec légèreté, criait et se querellait. Une folle enveloppée dans un manteau rouge s'était levée de la poussière et criait contre les passants en agitant les bras; elle s'approcha de lui. Ses paupières semblaient en décomposition; pour éviter ses mains qui déjà l'effleuraient il entra dans un café rempli de jeunes occupés à jouer aux dominos. Les cris accompagnaient le choc des tablettes d'ivoire. Voulant jouer, il posa une pièce sur la table. Le garçon qui accepta le défi était très habile : toute la salle aussitôt les entoura. L'indigène l'ayant emporté, chacun voulut jouer avec Albert. Lui les regarda : à demi-nus, le corps maigre, ils ne lui plaisaient que par la vivacité de leur geste et par l'éclat de leur regard. A chacun il serra la main et il courut dehors pour se libérer de leur insistance. Alors brusquement il eut l'idée de téléphoner à Pierre. Le bureau de poste était rempli de mouches, et un énorme Européen qui se tenait courbé au guichet du téléphone en avait le dos couvert. L'employé, qui écrivait lentement sur un registre avait des mouches sur la main, et elles ne s'envolaient même pas quand il bougeait. Après une attente qui l'énerva, il réus-

sit à joindre l'hôpital d'Asmara. Enfermé dans la cabine téléphonique, il entendit la ligne vibrer d'infinis bruisements. On eût dit un coquillage. Il imaginait sa route à travers les plaines, les montagnes, les vallées, là-bas, au-delà des hauts-plateaux. Il sentait dans cette espèce d'harmonie venteuse la présence du grand ciel africain que brûle une lumière violente. Sur la ligne, maintenant, deux faibles voix se parlaient. Pierre allait venir tout de suite, on était allé l'appeler. « Allo, qui est à l'appareil ? » C'était bien sa voix, lointaine mais précise, fraîche, encore une voix de jeune homme, avec des modulations basses qu'Albert attribua à sa faiblesse physique. « C'est moi, Albert, comment vas-tu ? » Il disait se bien porter, être en convalescence, que tout était fini. Sa voix se faisait plus forte : « Quand nous reverrons-nous ? », demanda Albert, « Voici plus de deux ans que tu es parti, ne l'oublie pas. » — « Tu as reçu ma lettre ? », demanda Pierre. — « Oui, laquelle ? Celle que tu m'as envoyée à bord ? Mais pourquoi as-tu cessé de m'écrire ? » — « Je t'ai écrit avant de quitter l'Italie, c'est toi qui ne m'as pas répondu. » Sa voix comme portée par le vent était devenue forte et semblait toute proche. — « Pourquoi t'aurais-je écrit, puisque tu me disais de t'oublier. Tu es toujours le même. Tu aimes plaisanter, tu dis une chose et tu en penses une autre. Tu es perfide. » L'autre feignait de ne pas avoir compris : « Parle plus fort, on n'entend pas très bien ; pourquoi ne viens-tu pas auprès de moi ? Prends le train. » — « Il se peut que l'on parte cette nuit, je n'ai pas le temps. Nous nous reverrons en Italie quand tu viendras en congé. » — « Mais toi, où vas-tu ? » — « Je vais en Orient, je reviendrai par la Russie, en juillet je serai à la maison. » Les distances, le temps écoulé, l'avenir, la voix de l'ami, et l'impossibilité de le voir l'exaspéraient. Il ne savait plus quoi lui dire, mais il voulait entendre sa voix. Pierre insistait : « Viens en auto ; à minuit tu seras rentré à Massana. » — « Non, non, s'il arrive quelque chose... Du reste, tu n'es pas sincère. Si tu avais désiré me voir tu devais me conseiller ce moyen dans ta lettre. Tu es toujours le même. » Et Pierre rétorquait : « Mais je ne savais pas que tu ne t'arrétais pas ici ; jamais je n'aurais pensé que tu allais si loin, je pensais que tu venais en Erythrée. » — « Oui, en Erythrée, pour toi, exprès pour te voir », dit-il en persiflant, et il mit fin à la communication. La sonnette se mit à tinter ; il hésita un instant, puis reprit l'écouteur :

« Allo, allo, » dit-il en modifiant sa voix, mais personne ne répondait : la ligne vibrait comme un orchestre perdu dans le ciel et deux voix dans le lointain continuaient minutieusement le bavardage. Il regrettait de s'être souvenu de Pierre. S'étant aperçu qu'il était tout en sueur il retourna aussitôt à bord.

(A suivre.)

GIOVANNI COMISSO.

(Traduit de l'italien par JACQUES REMO.)

REGRETS

O mon âme, c'est en son temps, lorsque j'étais jeune, que j'aurais dû cueillir la fleur des amours. Mais qui pourrait voir sans que son cœur bouillonne de désirs l'éclat marmoreen du visage de Théoxène ? Il faudrait avoir une âme noire, forgée en fer ou en acier dans un feu de glace, ou être méprisé d'Aphrodite aux yeux provocants, ou être en proie à l'épuisante soif des richesses, ou être l'aveugle esclave de l'impudence féminine. Quant à moi, la passion me dévore tout entier et je fonde comme la cire des abeilles, dès que je vois un adolescent s'épanouir dans la puberté. Oui, la persuasion et la grâce habitent à Ténédos avec le fils d'Agésilas.

PINDARE.

HISTOIRE D'UN PROSTITUÉ

par

PHILIPPE DE CHARMAILLES

Comme je traversais, une nuit d'hiver, le secteur soviétique de Berlin, je l'avais aperçu endormi sur un banc. Au bruit de mes pas sur le trottoir désert, il avait ouvert des yeux effrayés — et plus encore que l'innocence de son jeune visage, auquel le sommeil restituait sa fraîcheur, m'avait frappé ce regard traqué du fugitif qui en chaque inconnu soupçonne un policier. J'avais été surpris de voir ce vagabond vêtu, comme l'un de ces fils de bourgeois qui posaient à l'artiste et passaient leurs soirées à la « Badewanne », la cave des existentialistes berlinois, d'un pantalon de velours gris et d'un veston de sport, trop léger il est vrai pour la saison. Mais je l'avais pris pour l'un des innombrables figurants de ce nouveau « Mal de la Jeunesse » qui depuis la capitulation se jouait dans toutes les gares d'Allemagne, et j'avais passé mon chemin.

Quelques jours plus tard, je le reconnus parmi les flâneurs du Kurfürstendamm. Je l'observais depuis deux ou trois minutes lorsque je vis un homme l'aborder, qu'il suivit aussitôt docilement. Plus de doute : ce garçon à la figure honnête et à la tenue presque élégante était un prostitué. Le lendemain, l'ayant retrouvé dans les mêmes parages, je me décidai à lui adresser la parole et l'invitai à m'accompagner chez moi. Après lui avoir offert, selon l'expression de Wiechert dans son « Discours à la jeunesse allemande », « un peu de pain et beaucoup de pitié », je le priai de me raconter son histoire.

Wilfried était un enfant naturel. Sa mère l'avait confié lorsqu'il n'avait que quelques mois à un ménage de paysans fixé dans le Warthegau, cette province polonaise avant 39 et qui l'est redevenue en 45. A cinq ans il apprend qu'il n'est pas véritable fils et il en reçoit un choc dont sa sensibilité gardera toujours les traces. Il en est cependant distrait par ses études (où il se distingue vite, car il est intelligent et travailleur), puis par son service dans la Hitler-Jugend qu'il accomplit avec tant de zèle que ses chefs le choisissent comme H. J. Führer, et plus tard par sa vocation d'officier. Il allait entrer à la « National-Politische Erziehungsanstalt » (Institut d'éducation nationale politique) lorsqu'en novembre 44 sa mère qu'il connaît à peine et qui est mariée

depuis deux ans le ramène à Berlin. Wilfried ne trouve chez elle aucune tendresse. Il regrette ses parents nourriciers. En mai 45 il profite du désarroi général pour s'enfuir et parcourt à pied les 145 kilomètres qui séparent la capitale de la petite ville où ils habitent. Mais lorsque le gamin de quatorze ans, épuisé par cette longue marche, frappe à la porte de leur maison, des voisins lui apprennent qu'il ont été emmenés par les Polonais.

Contre tout espoir, ils sont libérés au bout d'un mois, mais pour être, deux semaines plus tard, définitivement chassés de leur patrie. Wilfried reprend à pied le chemin de Berlin en traînant dans une petite voiture une vieille parente infirme. Au cours du voyage, qui dure quinze jours, il les perd de nouveau. L'indifférence, l'hostilité même de sa mère le décident à partir à leur recherche. Il sait que, redoutant les Russes, ils ont tenté de gagner l'Allemagne de l'Ouest. Il y erre en vain, comme tant de garçons de son âge qui vagabondent à cette époque seuls ou en bandes, jusqu'à ce qu'arrêté dans une rafle il soit conduit dans un camp de réfugiés à Godesberg.

Au bout d'un an, il est renvoyé dans sa famille. Soins du ménage, de la cuisine, du lavage, garde de ses trois demi-sœurs : voilà ce qui l'attend. Sa mère refuse de le mettre en apprentissage. Mal nourri, mal traité, souvent battu, il lui semble que tout sera préférable à cette existence — même les mines. En donnant un faux nom et une fausse date de naissance, car il n'a que quinze ans, il réussit à être engagé dans celles d'Aue, en Saxe. Mais le travail dépasse ses forces; après quatre mois il doit y renoncer. Il se résigne à retourner chez ses parents. Sa mère, désireuse de s'en débarrasser, obtient sans peine, en invoquant ses fugues, qu'il soit condamné jusqu'à sa majorité à la maison de redressement. Ainsi se voit-il puni par un traitement pire d'avoir voulu se soustraire aux mauvais traitements qu'il endurait chez lui. A Schlachtensee, la sévérité de ses maîtres le rebute moins que l'immoralité de ses compagnons, jeunes vauriens qui presque tous ont commis quelques délits et dont les héros sont des assassins de dix-huit ans, connus sous le nom de la bande de Kladow, fort célèbre cette année-là. Vers le milieu d'avril, il s'évade.

Impossible pour lui de revenir chez ses parents, et même de se laisser voir dans son quartier. Des camarades lui ont parlé de cette gare de Friedrichstrasse qui ne mène plus vers les lacs du Brandebourg ou les forêts de Silésie mais vers d'autres aventures. Il suffit de s'y promener lentement entre l'Opéra et la Sprée, les soirs où l'on n'a pas même de lit : si l'on accepte de le partager avec un homme, on est assuré d'en trouver un. On a parfois la chance d'y rencontrer l' « ami sérieux » qui ne paie plus à la nuit mais au mois. On cite même le cas, presque aussi fabuleux que l'enlèvement de Ganymède par Jupiter, d'un débutant qui, ayant su plaire à un major américain, a été emmené par lui aux U.S.A. Wilfried s'y rend avec l'intention de n'y recourir que

HISTOIRE D'UN PROSTITUÉ

le temps de chercher un emploi. Espoir d'autant plus chimérique qu'il n'a pas de profession et pas de papiers d'identité. Et c'est, sous les yeux d'une police indifférente et d'un Staline gigantesque au regard sardonique, le premier pas dans l'univers de la prostitution.

Les prostitués mâles étaient alors l'une des grandes curiosités de ce Berlin que déjà Octave Mirbeau avait surnommé « Sodom-an-de-Sprée ». Non seulement leur nombre était plus élevé que dans aucune autre ville du monde, Naples comprise, mais il dépassait même celui de leurs collègues du sexe féminin. Chez la plupart d'entre eux, la prostitution prenait la forme moins d'un véritable commerce, duquel ils eussent prétendu tirer toutes leurs ressources, que d'un second métier destiné à leur procurer le supplément qui, dans une vie sans confort, sans sécurité et souvent sans tendresse (car il y avait parmi eux beaucoup d'orphelins) représentait un luxe dont, si modeste qu'il fût, ils étaient privés depuis longtemps. Ces adolescents qui erraient dans les halls des gares, prêts à offrir tout ce qu'ils possédaient : un corps dont ils semblaient d'ailleurs ignorer la beauté, et qui le donnaient moins pour de l'argent que pour des cigarettes, du chocolat, du savon ou du chewing-gum, pour une certaine atmosphère surtout de gentillesse autant que de générosité, espéraient naïvement, presque innocemment, concilier leur intérêt matériel avec leurs aspirations sentimentales. Envoutés par le mythe de l'étranger, ils considéraient tous les soldats alliés, qui formaient l'élite de leur clientèle, non seulement comme les dispensateurs d'un bien-être qui se confondait pour eux avec le bonheur et que leurs salaires ne leur permettraient jamais de s'offrir, mais comme les messagers d'un royaume à demi-féerique où ils avaient le pouvoir de les introduire, le devoir aussi, puisqu'ils étaient (à leurs yeux) responsables de leur misère. Aussi éloignés de l'arrogance des prostitués français que de la vénalité des Italiens, ils manifestaient pour le moindre cadeau une gratitude où le donateur, habitué aux seconds ou aux premiers, découvrait avec étonnement un véritable élan du cœur.

C'est précisément parce qu'avec une habileté plus ou moins consciente ils mettaient de l'inclination, parfois même une apparence d'attachement, dans leurs aventures les plus passagères, parce que prêtant à leur partenaire des dispositions semblables ils avaient l'impression de se laisser non pas acheter mais gâter, parce qu'ayant une profession pour la plupart et ne consacrant à cette activité de jeu, comme disent les philosophes, que leurs heures de loisir, ils pouvaient continuer de se tenir pour des travailleurs « pauvres mais honnêtes », parce qu'il n'était pas rare enfin que leur propre famille, instruite du rôle que jouaient dans leur vie ces prestigieux « protecteurs » et, avec le manque de probité intellectuelle de la race, insoucieuse d'approfondir la nature de leurs rapports, vit dans cette « protection » un honneur autant qu'un avantage, c'est pour toutes ces raisons réunies que

les jeunes ouvriers ou les étudiants, quelquefois les collégiens, qui à la sortie de l'usine, de la faculté ou de l'école, venaient, la serviette sous le bras ou la musette sur l'épaule, attendre le client à la gare du Zoo ou à celle de Friedrichstrasse n'avaient ni honte, ni même, à vrai dire, conscience de leur déchéance.

Il existait alors à Berlin qui, malgré la dictature de la vertu imposée par les chrétiens-démocrates à l'Allemagne de l'Ouest, y subsistent encore aujourd'hui, à défaut des légendaires cent quatre-vingt-dix-neuf dancings ou cafés homosexuels de la République de Weimar, une douzaine au moins de bars dansants pudiquement appelés « pour messieurs » (Herrenbar). L'un d'eux, entre autres, surnommé « le bal des Barbus », parce qu'il est le lieu de rencontre des porteurs et des amateurs de barbe, est situé en face de la Préfecture de Police et il n'est pas rare qu'avant ou après son service un schupo viennois y boire un verre. Deux ou trois fois par mois, dans les salons de la très officielle « Maison du théâtre et du film », a lieu une soirée dansante qui réunit de 5 à 600 personnes, toutes de sexe sinon d'aspect mâle, (car certains « transvestis », à qui il a suffi d'un certificat médical attestant que le port du pantalon risquerait de déterminer chez eux des troubles psychiques et donc de les rendre dangereux pour la société, sont autorisés par la police à circuler en toilette de femme) et qui d'ailleurs ressemble beaucoup plus, par le recrutement bourgeois de l'assistance, le conformisme de la tenue et la médiocrité des attractions, à un bal de sous-préfecture qu'aux descriptions babyloniennes qu'en donnent d'habitude les journalistes étrangers.

Il paraît enfin à Berlin, outre les cinq grandes revues d'art et de polémique consacrées à la « défense et illustration » de l'amour grec « Humanitas », « Die Gefährten », « Der Weg », « Vox » et « Hellas », qui sont les organes des deux groupes d'assaut « Verein für humanitäre Lebensgestaltung » et « Weltbund für Menschenrechte », un bulletin mensuel, sous licence américaine, intitulé « Amicus » et rempli sur six pages de petites annonces dans le genre de celle-ci qui est non seulement un chef-d'œuvre d'humour mais un document sur l'âme allemande : « N'ayez pas honte de votre corpulence ! C'est précisément avec un spécimen de ce type agréable (gemütlich), du même âge que lui, qu'un restaurateur berlinois, dans la quarantaine, souhaite un échange de lettres dans l'espoir d'une amitié durable. » La plupart demandent un correspondant « à l'allure virile » et, faute de pouvoir ajouter « en vue mariage; si pas sérieux s'abstenir », fixent comme objectif suprême à ces relations épistolaires la « gemeinsame Lebensgestaltung » (littéralement : organisation de vie en commun) qui est seule capable d'adoucir leur inguérissable nostalgie de l'état conjugal.

Mais il était rare que les prostitués eussent les moyens, surtout à leurs débuts, d'utiliser cette feuille ou de fréquenter ces bars

HISTOIRE D'UN PROSTITUÉ

dont souvent ils ne soupçonnaient même pas l'existence. La plupart d'entre eux, en effet, venaient du secteur soviétique dont la monnaie avait alors cinq ou six fois moins de valeur que le mark occidental, et le siège d' « Amicus », comme « Bart », le doyen des bars homosexuels qui tire quelque orgueil d'être resté ouvert sous tous les régimes, ou les bals musettes de la Kobüsser-Tor étaient situés dans les secteurs de l'Ouest. Aussi est-ce à la gare de Friedrichstrasse, au milieu des fameux groupes de discussion « spontanés », animés par un agent provocateur et surveillés par des policiers en armes, qu'ils avaient coutume de débiter. C'est là qu'après l'opéra ou le théâtre les amateurs se rendaient de préférence à l'autre marché officiel du Zoo, à la fois parce que la marchandise s'y renouvelait plus fréquemment, parce que l'âge moyen des débutants y était moins élevé et les prix, grâce au change, plus avantageux. Ce n'était pas l'un des moindres paradoxes de cette Allemagne de l'après-guerre qu'à l'est de la porte de Brandebourg, où le timbre de la poste proclame « Wo Freundschaft wächst blüht das Leben » (la vie s'épanouit là où croît l'amitié), qui pourrait être la devise de chaque Allemand, les « lokals » homosexuels (comme d'ailleurs les danses américaines) fussent interdits et la prostitution masculine tolérée, tandis qu'à l'ouest il était permis de danser avec des hommes mais défendu d'en aimer un.

A l'encontre de la plupart des prostitués qui rêvaient de se payer une fille avec l'argent qu'ils avaient reçu d'un homme, Wilfried était insensible aux femmes. Il avait en revanche une conception trop haute de l'amitié (cette amitié allemande qui ne connaît ni n'admet de limites) pour pouvoir supporter longtemps de rabaisser son idéal à un échange de caresses dans les ruines.

Ayant entendu dire que la Freie Deutsche Jugend (Jeunesse communiste allemande) procurait un emploi à ses membres chômeurs, il s'y enrôla. Mais ses chefs n'ont qu'un travail provisoire à lui offrir : coller des affiches pour la Deutschlandtreffen de la Pentecôte. Il lui reste une dernière ressource : s'engager dans la Volkspolizei, la trop célèbre police populaire d'Allemagne Orientale. Il est depuis deux semaines en stage à l'école d'EGgesin lorsque la S.S.D., la police secrète du Parti, le soupçonnant d'espionnage, l'arrête, l'enferme dans une cellule, et chaque nuit pendant huit jours sans relâche l'interroge. Grâce à sa qualité de F.D.J. il est enfin libéré, mais « en raison de ses accointances occidentales » qui suffisent à le rendre suspect, il est renvoyé de l'école. Et c'est de nouveau la vie de vagabond.

Il erre le jour et souvent la nuit, restant 24 heures, parfois 48 heures sans manger, s'écroulant de fatigue sur un banc, comme le soir où je l'avais découvert, se lavant aux fontaines publiques et s'offrant au premier venu qui lui permettra de se reposer quelques instants dans une chambre d'hôtel : une maladie le contraint au mois d'août de retourner à la maison de redressement où sa fugue est punie de quatre semaines de cachot. Il y réfléchit à son avenir.

Les pénitenciers n'ont jamais, en aucun pays, amélioré les incorrigibles, mais ils achèvent de pervertir ceux qui n'étaient qu'à moitié corrompus et qui auraient pu encore être relevés. S'il y reste jusqu'à sa majorité, il est perdu. Il s'imagine rendu à la vie normale le jour de ses vingt et un ans, discrédité auprès des « honnêtes gens », — et d'ailleurs peut-être avili — par son séjour dans un lieu d'aussi mauvais aloi. Au dehors il y a toujours l'espoir d'un miracle : la rencontre de celui qui l'aidera à devenir le garçon travailleur et honnête qu'il voudrait être, que sans les circonstances il aurait été. Le 1^{er} octobre il demande une permission exceptionnelle pour la journée et le soir ne rentre pas...

Le cas de Wilfried diffère de celui des jeunes vagabonds qui de 1945 à 1948 hantaient les gares et qui ont disparu depuis que le pays a retrouvé son équilibre. Les uns n'ont été que les victimes de l'histoire; l'autre l'est aussi de la société. La « mère indigne », le « juge complaisant » et le « vil séducteur », ne sont pas des personnages propres à un peuple et à une époque, mais ils ont trouvé dans l'Allemagne de l'après-guerre une scène propice où tenir leur emploi. Un Wilfried ne porte pas seul la responsabilité de sa déchéance; il la partage avec eux. Et quand certains s'indignaient que tant d'adolescents allemands fussent, comme lui, des dévoyés, j'admirais plutôt qu'ils ne fussent pas tous ces révoltés ou même ces criminels qu'ils auraient pu si naturellement devenir.

Mais mon histoire est une histoire morale. Avant de rentrer en France j'avais appris qu'un de mes compatriotes s'était intéressé à Wilfried, avait entrepris des démarches pour que le jugement du Tribunal fût cassé et le garçon placé dans un foyer catholique où il recevrait des leçons de vertu en même temps qu'il apprendrait un métier. Mais son zèle en faveur d'un adolescent avait paru coupable aux autorités supérieures, sa vie privée avait été, jour et nuit, soumise au contrôle de la Sécurité Publique et finalement le Haut-Commissaire, Ambassadeur de France l'avait prié de quitter Berlin.

L'action de ce nouveau des Grieux, dont le seul tort était d'avoir choisi une Manon qui s'appelait Wilfried, n'avait cependant pas été vaine : peut-être le scandale de son départ avait-il d'ailleurs contribué à la rendre efficace. Quand je suis retourné à Berlin, il y a quelques mois, je me suis enquis du garçon. Sa mère s'était enfin laissé attendrir et l'avait retiré de la maison de redressement. Depuis un an il travaille dans une ferme en Amérique. Il est libre. Il est heureux. Il est sauvé. Son destin me semble exemplaire. Hier prostitué à la gare de Friedrichstrasse, aujourd'hui ouvrier agricole au Canada : c'est un peu l'histoire de l'Allemagne de 1945 à 1955.

PHILIPPE DE CHARMAILLES.

D'UNE INADMISSIBLE FAÇON DE JUGER

par

ANDRÉ BAUDRY

Si nous devons relever toutes les sottises, toutes les inexactitudes, toutes les vilénies de la grande et de la petite Presse à l'égard de l'homophilie, Arcadie remplirait toutes ses pages de tels rapports. Je veux pourtant cette fois relever quelques idées. N'oublions pas que cette Presse est lue par un nombre considérable d'hommes et ainsi les fausses idées concernant l'homophilie risquent de courir le monde encore longtemps.

Toute presse répond parfois à celle qui l'attaque, et ce, au nom de la liberté, en ce même nom je réponds aujourd'hui, car, il faut le redire, la liberté est pour tous, et elle comprend la possibilité de vivre selon son sentiment.

Un journal de l'Est écrivait récemment : *« Devant la Cour d'Assises du Haut-Rhin a été plaidée, hier, une affaire de meurtre. L'accusé, un Algérien, âgé de 45 ans, sans domicile fixe, était le 13 mai de l'an dernier, arrivé à Mulhouse, où, quelques jours plus tard, il devait commettre un forfait. On lui reproche d'avoir mortellement blessé d'un coup de couteau un Suisse qui l'accusait de lui avoir volé son portefeuille. Tout au long de l'instruction de l'affaire, l'inculpé a nié et, hier encore, devant les jurés, il resta fidèle à son système de défense. Ce qui toutefois ne lui a pas épargné les foudres de la Cour qui l'a condamné à 15 ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour. S'il s'en est tiré relativement à si bon compte c'est que la Cour a pris en considération le fait que l'homme à qui il avait donné la mort n'était pas digne de beaucoup d'intérêt. En effet, la victime, Ritter, avait déjà été condamnée dans une affaire de mœurs. »* (Est Républicain, 6 mai 1955.)

Voilà un fait inadmissible. Non pas l'espèce de condamnation qui a été infligée à cet Algérien, mais de savoir que l'homophile qui a eu un démêlé avec la justice ne peut plus attendre d'elle la justice. Ce Ritter, homme comme quiconque, est tué... mais il est homophile, alors tout change : il n'est plus une victime comme les autres, son assassin serait bientôt reconnu comme ayant fait une bonne action.

C'est vrai... Le *Provençal*, un mois plus tard, le 6 juin 1955, écrivant au sujet du « voleur des 100 millions », de l'Aïoli à Saint-Tropez, jugeait ainsi Bonin-Patrice : « Ce gargon qui eût fait une brillante carrière à l'écran est un dévoyé. » Et plus loin : « Issu d'une excellente famille, il fit d'assez brillantes études. Mais tombé dès son adolescence, dans le lamentable troupeau des amitiés particulières, il se laissa gagner par cet autre vice qu'est l'oïveté. »

Que ce soit dans le Haut-Rhin ou dans les Alpes-Maritimes... et c'est ainsi très souvent à travers la Presse, les homophiles sont des « dévoyés », des « vicieux »....

Vraiment *Arcadie* a besoin d'exister.

Je dis *Arcadie* et non des rapports comme ce livre *Le Mal du siècle* qu'un critique littéraire de la Gazette de Lausanne juge comme « courageux, attentif, fouillé, d'une précision rare enfin, M. Pierre Servez montre l'étendue, l'ampleur de cette nauséabonde marée ». (*Gazette de Lausanne* du 26 juillet 1955.)

Me permettez-vous, M. Jean Nicollier, critique de cette gazette, de vous adresser le précédent numéro d'*Arcadie* dans lequel Marc Daniel a dit avec force et lucidité ce qu'il fallait penser de ce ramassis ridicule. Un bon critique littéraire se renseigne avant. Vous, comme ceux qui ont libellé les précédents articles cités ici, connaissez fort mal le problème homophile. Vous devriez lire *Arcadie*, vous devriez surtout lire les travaux des sexologues qui ont jeté une petite lumière sur ce troublant aspect de la vie des hommes.

C'est dire que nous sommes bien obligés à nous défendre. Le *Canard enchaîné* qui nous habitue à aimer la liberté car il la défend toujours lorsqu'elle est attaquée, nous a surpris, il y a peu de temps, lorsque nous avons lu sous la plume de Valentine de Coincoïn que nous avions tout, qu'on nous laissait en paix, et que nous avions tort de relever la tête, de réclamer, de faire parler de nous.

Mais si les homophiles ont une presse (même aux Etats-Unis, M. Nicollier... et encore, puisque vous citez Kinsey, voulez-vous lire *Kinsey et la sexualité*, de D. Guérin paru chez Julliard. Lisez tout, M. Nicollier) si les homophiles se sont groupés, c'est parce qu'ils sont sans cesse attaqués... et le seraient souvent davantage, si l'on savait dans le milieu dans lequel ils évoluent quelle est leur vie privée... car voilà la liberté du xx^e siècle.

Chacun parle de liberté. Chacun prétend défendre la liberté. Mais il s'agit toujours de la liberté qui défend ses propres intérêts, et souvent uniquement des intérêts financiers. *Arcadie* défend aussi une liberté égoïste peut-être : celle du bonheur de milliers d'hommes et de femmes qui ne sauraient vivre autrement qu'avec leur homophilie. Minorité sexuelle, en même temps que cette minorité nous défendons toutes les minorités, et qui n'appartient pas à une minorité ? Rien ne nous détournera de notre route. Nous poursuivrons notre œuvre, résolus, farouches, sûrs d'être dans le vrai.

ANDRÉ BAUDRY.

AMOUR DE PIERRE

par

J. CARLO

Je me méfie des pièges et des confessions. Les pièges j'en ai assez. Les pièges j'en ai posés. La confession c'est une autre histoire. A propos de pièges, je me suis trouvé dans un filet tendu par qui, je voudrais bien le savoir. L'histoire est simple, le militaire était dans un compartiment et moi j'étais assis. Les fils d'argent de la Vierge se brisent sur un signe. Lui il était la statue. J'avais comme on marche en rêve. Le tunnel était pour nous. Je savais et lui aussi qu'un pas de trop briserait la nuit. Il le savait car il m'a souri. A la première station je suis descendu. Comme il battait mon cœur... Je sentais quelques gouttes de sueur perler à mon front, mes tempes me faisaient mal; c'était une suite d'émotions auxquelles je n'étais pas habitué. Je faisais l'école buissonnière pour la première fois... Pour la première fois je séchais, l'on m'avait souri et tous les gens que je croisais m'inquiétaient. J'avais peur d'être reconnu, d'apercevoir quelques parents ou amis de ma famille qui me rencontrant me diraient : « Que fais-tu ? Où vas-tu ? »

Où j'allais ? J'aurais été bien en peine de le dire. Je traversai rapidement le Square Alboni, descendis tout en bousculant mes rêves les escaliers du quai et me retrouvai sur les berges de la Seine face à la Tour Eiffel. M'arrêtant pour reprendre mon souffle, je retrouvai mon équilibre. J'étais seul, je me sentais libre. Je sifflotais, quelques mouettes plongeaient dans le fleuve et ma serviette de cuir tout à l'heure si lourde, semblait me suivre comme un épagneul. Comme elle était légère. Je sortis de ma poche de culotte, une des cigarettes que j'avais volées à mon père. Des bouffées de fumée blanche s'échappaient de mes lèvres, un vent acide me picotait la nuque. Fumée blanche des ports. Les fumées des cigarettes ne sont jamais blanches. Le feu devient blanc dans les nuits où on ne dort pas. C'est mon Oncle qui me l'a démontré. Mon Oncle a connu l'Impératrice Eugénie quand il avait cinq ans, c'était lors d'un goûter qu'il n'a pas oublié. Les violettes impériales il les connaît et il connaît le secret du zouave du pont de l'Alma. Et pauvre Pierre, je jouais dans le vent, les nuages comme un astrolâtre attardé à contempler les vieux

mythes qui dans le ciel se déguisent en étoiles. La Grande Ourse n'était pas née mais déjà mes yeux fixaient le soldat d'un corps d'Infanterie française qui fut créé en Algérie en 1831.

« Ne faites pas le zouave ! » me répétait-on. Mon Oncle disait lui : « Avec les pierres de mon jardin on fait les statues. » Les statues qui vous étouffent la nuit, les statues sur lesquelles on marche. L'onde montait sans fin sur une ville morte à l'Amour. Moi seul possédais le secret d'une statue qui coule. Le vent s'était engouffré dans mes culottes... Mes cuisses ondaient comme chair de poule. Pourtant, plus je fixais le zouave, moins j'avais froid... Je laissais tomber ma serviette. J'étais un apprenti dont on violait le songe. Je ne voyais que la main du soldat dont les phalanges tenaient serré le canon du fusil et je craignais que lui, ne pût lire mes pensées.

« Vous fumez trop ! » disait l'Impératrice à Napoléon III, cela avant le Chancelier de Fer. Les jeux d'échecs vous disent beaucoup de choses surtout lorsque l'été est chaud. Une Reine, un Fou, une Tour et la partie est sauvée quoi qu'il advienne.

C'est pour cela que je savais le secret du zouave, ce secret c'est dans ma chair que je le portais. Je n'avais souvenance de mes rêves sans saveur, que de l'humidité sur mon ventre lorsque m'éveillant brusquement, je sentais comme un poids lourd sur ma poitrine qui oppressait mon cœur et faisait battre les veines de mon bras droit.

Droit dans les yeux j'ai regardé l'Amour. Le breelan d'As de l'Impératrice je ne sais qu'en faire. Le secret pourtant je l'ai eu entre l'Allée des Enfants perdus et le gâteau qui vous écœure. Il était un mouchoir blanc où du sable est tombé. Je l'ai perdu (le sable). Et le mouchoir je le donne encore dans un fleuve où tout se jette, même ce qui ne doit pas mourir.

Ma poche était trouée, mes doigts avaient chanté. J'eus les gestes rapides et voguent les bateaux puisque le flot permet l'Amour au pauvre zouave.

A Toi, dont les bras lascifs entouraient la statue, Sœur Romaine à travers mon mirage, dans le jour qui tombait tu étais près de moi, et je croyais apercevoir, mon mouchoir plein de sève, et qui semblait pleurer, aller enfin s'échoir aux pieds du vieux soldat.

J. CARLO.

DER RING

Revue allemande mensuelle

Philosophie - Littérature - Photos

Abonnement : 1 an : 1 250 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

LE LIBERTIN DEVANT LA LOI ⁽¹⁾

par

CLAUDE NERISSE

BILLET A CLORINDE

Vous voulez savoir quels sont les moyens qui vous sont offerts de rompre avec un mari qui a cessé de vous « honorer », comme il le devait. Et parce que vous avez découvert quelle était sa « faute inexpiable », de vous préférer parfois un garçon, vous avez consulté votre avocat, déposé une demande en divorce et m'interrogez sur les moyens qu'il vous est donné d'invoquer pour rompre une chaîne qui vous pèse.

D'abord, c'est le moment de vous rappeler, ma bonne amie, un axiome que peut-être vous avez oublié, bien qu'il ne vous déplairait pas au besoin de vous en servir : « c'est qu'en mariage trompe qui peut ».

Vous fûtes bien imprudente de chercher à savoir à tout prix quelle était l'activité de votre mari, s'il n'avait pas une vie à côté. Chacun est maître de son secret et a droit à le garder.

Pour en venir à ce point plus précis des relations de votre mari avec des hommes vous me dites que vous ne pouviez pas vous en douter... Et votre indignation est si forte que vous eussiez préféré qu'il s'agisse d'une liaison dite « normale ».

C'est-à-dire avec une autre femme.

D'abord sachez que pour le code civil français, il n'y a pas d'adultère dans les relations entre deux personnes du même sexe; de même que s'il vous advenait, Clorinde, de prendre du plaisir inavouable avec votre meilleure amie, votre mari ne serait pas fondé à vous poursuivre pour adultère.

Ce délit exige en effet la participation de deux personnes de sexe différent — j'allais écrire « opposé », et pénétration des parties génitales de la femme par l'organe viril. Notre code écrit sous l'influence des Jésuites Romains reflétait des préoccupations bien matérielles; il tenait compte plutôt du danger résultant du risque de l'introduction d'un sang étranger dans une famille, lisez d'un héritier plutôt que des variations du désir.

(1) Voir les numéros d'*Arcadie* : 9, 11, 12 de 1954; 2, 17 de 1955.

L'adultère est une cause péremptoire de divorce (12 avril 1949). Le juge ne dispose à cet égard d'aucun pouvoir d'appréciation.

Reste à faire entrer l'homosexualité dans la liste des innombrables griefs ! excès, sévices, injures graves, que les conjoints peuvent invoquer l'un contre l'autre (art. 232 Code Civil). Sans aller jusqu'à cette preuve difficile à rapporter, il suffira le plus souvent d'articuler contre le conjoint celui de l'abstention volontaire et persistante de consommer le mariage, ou de froideur, griefs à ordre plutôt psychologique dans l'état actuel du droit. Autrefois en effet, on ne craignait pas de recourir à la procédure du « congrès », et de mettre les conjoints l'un en face de l'autre dans le plus simple appareil, allongés sur un lit. De graves magistrats venaient constater si les organes génitaux accomplissaient valablement leur office.

A présent, la froideur de l'un des époux ne pourra être établie que par l'intérieur — si l'on peut dire — par des déclarations de témoins qui viendront affirmer sur l'honneur qu'en telle circonstance l'un des époux n'a répondu que par une attitude boudeuse ou des injures à l'invitation de sa femme.

Pour en revenir à l'homosexualité, il vous est impossible de vous servir de ce que vous avez découvert contre votre mari; à savoir le scandale dans lequel il s'est trouvé pris dans une rafle d'une boîte de nuit dite « spéciale » — ou il a été conduit au poste de police en compagnie de jeunes matelots. C'est en effet le « moyen » possible parmi tant d'autres pour renforcer le grief d'injures graves que vous formulez contre lui. Et il vous sera possible d'obtenir un jugement aux torts de votre époux.

Je sais que beaucoup de femmes refusent d'y recourir car il reste dans le texte du jugement un articulat qui est peu agréable à entendre et à lire, surtout lorsqu'un enfant est né de cette union.

Quelles que soient les dissensions apparues entre les époux, peu de femmes aiment le service de ce moyen. Il y en a tant d'autres, ne fut-ce que les habituels mauvais traitements. La rentrée tardive du mari le soir, le fait de découcher la nuit, l'inexactitude dans le versement des subsides du ménage, les mots grossiers dont l'épouse innocente est abreuvée, le refus de sortir avec elle... Tant et tant d'imputations qu'il est facile de sussurer à l'oreille d'une voisine complaisante... et qui sont la menue monnaie de la procédure !

Je vous en prie recourez à ce jargon habituel des hommes de loi que votre avocat saura si bien vous suggérer et cela vaudra mieux.

Dans l'état actuel des mœurs, vous serez une femme comme les autres, une de plus que son mari n'a pas comprise, et vos enfants ignoreront le douloureux secret qui vous a séparés.

CLAUDE NERISSE.

L'ESPION

par

PIERRE-JEAN PATRIGOT

Cette lettre est la seule que j'ai reçue de X... Nous avions fait connaissance à Paris, dans un cours de danse, où la première fois qu'il vint, il fut chahuté d'importance parce que sa pudeur l'empêchait de se dévêtir devant nous.

La leçon finie, je l'avais accompagné chez sa mère qui s'inquiétait d'une chambre pour lui, à proximité du studio, pour qu'il n'eut pas à rentrer de nuit dans le quartier excentrique et désert qu'ils habitaient.

J'avais une chambre : je proposai de la partager avec lui. Ce fut accepté. A la fin du cours suivant, il vint chez moi. Cela ne se reproduisit guère, cinq ou six fois, sept au plus, pas davantage. Je ne tardai pas à lui faire entendre que j'aime dormir seul. Comme la pièce était trop petite pour qu'on pût y dresser un autre lit, il élut domicile ailleurs.

Nous ne fûmes pas brouillés pour autant, mais nous nous recherchâmes de moins en moins.

J'aurais pu le fréquenter plus longtemps, car c'était un être cultivé, délicat, fort pudique comme tous les vrais sensuels. Seulement il n'était pour mon goût ni assez prudent, ni assez effacé, tant s'en faut qu'il ne dédaignait pas de s'afficher, par bravoure, au point qu'il était périlleux de s'aventurer avec lui dans le monde.

Nous nous quittâmes insensiblement. Après quelques rendez-vous où je ne vins pas et qu'il ne renouvela pas, nous ne nous vîmes plus du tout.

Il avait dû quitter la ville, sans quoi je l'eusse un jour ou l'autre rencontré. Peut-être aussi, avait-il deviné la raison de ma conduite, et m'évitait-il pour ne pas me gêner.

Puis ce fut la guerre. Je partis, je revins. La vie reprit comme devant, un peu désarticulée.

Le putanisme florissait. Les filles, sortant des quartiers réservés descendaient dans les quartiers bourgeois. On en voyait en sentinelles le long des grandes artères. Au coin des rues, le soir, et dans les jardins publics, des hommes et des femmes raccolaient.

Les lycéens se le disaient entre eux, et aux lycéennes; ils venaient là rôder à la sortie des études du soir. L'odeur du rut les affolait, et la vue des couples.

Des Allemands venaient avec des musettes pleines de nourriture qu'ils donnaient à leurs partenaires, après. Beaucoup marchaient à cause de la musette.

C'est en ces temps-là que ma concierge un jour me remit une lettre dont l'enveloppe portait divers tampons allemands, tout autour de mon adresse écrite d'une plume que je ne connaissais pas. Rentré chez moi, je lus :

« Mon ami, il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus que peut-être tu me crois mort. Un peu prématurément; je ne le serai pas avant demain. Je suis ici depuis deux jours, convaincu d'espionnage et de vol de documents.

« Voici les faits. Quand nous nous sommes séparés, j'ai quitté l'école et Paris, pour venir ici où j'ai suivi les cours de l'opéra. Je marchais bien. Eclate la guerre; je pars, et blessé je suis envoyé à l'arrière; puis c'est l'armistice. Je rentre, et la carence de danseurs aidant, je suis engagé.

« Une saison passe sans rien de remarquable. Pour les vacances, je ne pars pas; je travaille. Je fais de grands progrès et, quand la saison s'ouvre, j'ai l'emploi de premier sujet.

« Alors tout commence. Un soir, à la fin du spectacle, — on venait de danser le divertissement de Samson qui est bien déshabillé — on frappe à ma loge; c'était un officier allemand; il se présente, me salue, s'assied, me dit : « Je vous ai beaucoup admiré » tout à l'heure, vous étiez parfait. » Je m'inclinai, riant intérieurement de la flatterie. Je danse convenablement, pas plus; je n'ai pas de génie. Pour moi la danse aura été ce qu'elle est pour bien des femmes, un prétexte à paraître quasi nu devant des hommes.

« Je ris donc en moi-même, et ce rire se traduisit sur mon visage par un sourire qu'il dut croire de contentement, car il renchérit :

« — Oui, oui, étonnant. J'ai tenu à vous féliciter. Nous autres » Allemands sommes sensibles à la beauté, au grand art, et c'est » une impression de grand art que j'ai éprouvée tout à l'heure. »

Pendant qu'il parlait, je m'étais déshabillé, démaquillé, non sans lenteurs pour voir ses réactions; il était resté impassible, toujours causant.

« Quand je fus prêt, comme il parlait toujours, je m'assis en son vis-à-vis, et attendis. Il parlait de la musique allemande, de Wagner.

« — Que pensez-vous de Wagner ? », me dit-il.

« Je ne l'aime pas. J'aurais pu feindre le contraire : il en raffolait.

« — Ça ne se danse pas, dis-je, ça se chevauche. »

« Il daigna rire. Je n'aime pas le rire allemand; non parce qu'il est allemand, mais parce qu'il est laid. Je n'aime pas davantage le rire anglais, américain; c'est la même vulgarité.

L'ESPION

« Son rire s'arrêta net, en plein élan, comme quelque chose qui se casse, sans la transition du sourire, et il me demanda :

« — Êtes-vous libre, ce soir ?

« — Oui.

« — Acceptez-vous de dîner avec moi ? »

« J'acceptai. On devait me dire plus tard, que j'avais eu tort d'accepter; que je devais repousser toute offre de l'ennemi; que les putains elles-mêmes se refusaient aux Allemands.

« Nous soupâmes dans un restaurant à côté du théâtre, et fort bien. Après quoi, il m'emmena chez lui. Nous bûmes quelques liqueurs, et il me fit passer dans une chambre, où il me laissa.

« — Vous dormirez ici. »

« Je pris un bain, me couchai. Je n'avais pas éteint depuis dix minutes qu'on frappa; il était déjà dans ma chambre.

« Le lendemain, à dix heures, il me quitta :

« — A tout à l'heure. Je reviendrai vous prendre à midi. »

« Il vint à midi; à trois heures me quitta, revint à six et m'annonça que je n'irais plus au théâtre.

« Pour le coup, je protestai. J'avais un contrat, je ne pouvais pas le résilier, à moins de payer le dédit. D'autre part, je vivais de la danse, assez bien. Il me laissa dire, et :

« — J'ai averti votre directeur, c'est d'accord. Désormais vous vivrez avec moi; vous ne manquerez de rien.

« Me voilà donc protégé du commandant von L...

« Je ne l'aimais pas. J'avais du goût pour sa chair; mais ce qui suffit pour une passade est insuffisant pour une liaison.

« Les semaines passèrent au bout desquelles je ne l'aimais pas davantage. Cependant, comme désormais je vivais grâce à lui, je tâchais, sinon de lui être fidèle, du moins de le tromper discrètement. Car il était jaloux; pas de cette jalousie physique, qui n'est que l'instinct de la propriété et va sans amour que charnel, mais de celle-ci qui n'est qu'amour, qui veut que tout vienne de lui, qui s'impatiente d'un cadeau accepté, qui s'inquiète du passé...

« Quand on couche avec quelqu'un que l'on n'aime pas, la question se pose de savoir s'il aime. Dans l'ardeur des ébats, on ne peut pas juger. La jouissance fait dire des choses qu'on ne pense pas, qu'on ne ressent pas. Quand pendant le plaisir on crie « je t'aime » à un partenaire inconnu, c'est l'idéal que le plaisir ne doit être donné que par un partenaire aimé, qui le tire de nous, ce cri.

« Aussi, n'est-ce pas sur ce qu'il me disait à ces moments-là que je me base pour dire qu'il m'aimait, mais bien sur toutes les attentions dont j'étais l'objet, après.

« Je me laissais aimer. Son amour m'attachait à lui plus et mieux que n'eût fait le mien. Je me sentais obligé. Je me reprochais de ne répondre à ses sentiments que par un consentement qui n'était que physique; je tâchais que ce consentement eût l'apparence d'un don.

« Il s'y trompa. Moins amoureux, il ne s'y fût pas trompé.
« Dans la journée, je ne le voyais jamais, si ce n'est aux repas.
« Je savais que ses bureaux étaient à proximité de l'appartement. Son cabinet jouxtait ma chambre.

« J'étais très curieux de ses occupations. J'entendais dire en ville que la Gestapo commettait des atrocités. J'aurais aimé savoir autrement que par les on-dit. Mais, je me tenais coi sur ce chapitre. Je n'aurais jamais rien su, si inconsciemment il ne m'avait aidé.

« Il me demanda un jour :

« — Que faites-vous dans la journée ?

« — Rien, je sors, je vous attends.

« — Vous devez vous ennuyer.

« — Oui, les jours sont longs.

« — Pourquoi ne viendriez-vous pas dans mon bureau ?

« — Si je vous dérangeais ?...

« — Mais non. Pour moi aussi les journées sont longues tu sais. Viens cet après-midi.

« J'y allai. L'après midi me parut interminable. J'étais installé dans un coin du bureau, sur un X. De temps en temps, on frappait, un soldat entraît avec des papiers, puis repartait après quelques paroles de part et d'autre.

« Une semaine passa, au cours de laquelle j'allai tous les après-midi au bureau, muni d'un livre.

« J'étais bien mal à l'aise pour lire.

« Moi qui ne lis qu'étendu, j'avais un livre sur les genoux, il fallait que je me penche, ce qui me causait une lassitude assez forte pour m'endormir.

« Il s'en aperçut, et désormais me fit asseoir à sa table, près de lui.

« — Vous voyez, me dit-il la première fois, j'ai confiance en vous; je vous place à côté de moi, à mon bureau.

« Je savais bien qu'il voulait dire qu'il me mettait ainsi à même de jeter des coups d'œil sur les papiers, mais je feignis de ne pas comprendre, avec succès, puisqu'il s'expliqua :

« — Tous ces papiers sont des listes de vos compatriotes qui se livrent à des actes de terrorisme.

« — Ah !

« — Ça a l'air de vous indifférer ?

« — Moi, la politique...

« — Il ne s'agit pas de politique, il s'agit de Français comme vous.

« — Ils ne sont pas comme moi, puisqu'ils luttent contre vous.

« — Aussi lutté-je contre eux; tandis que je vous cajole ici, j'en fais tuer ailleurs.

« — C'est la guerre.

« Il s'emporta un peu :

L'ESPION

« — Non ce n'est pas la guerre. La guerre est finie. Ces Français sont des lâches. L'armistice est signé, et ils ne déposent pas les armes. Ils agissent traîtreusement. Ils ne veulent pas admettre qu'ils sont vaincus. Ce sont de mauvais joueurs. En 18 avons-nous fait ça ? Ils sont deux cents là, qui vont payer. »

« Je m'étais remis à lire. Je feins toujours de ne pas écouter trop les confidences des gens; s'ils se repentaient de les avoir faites. Quand j'eus raconté cela à des amis, ils me dirent :

« — C'est un assassin !

« — C'est un type qui envoie des hommes à la mort, et tu oses ? »

« Je n'essayai pas de discuter.

« Ces critiques ne m'empêchèrent pas de continuer, et si j'y trouvais moins de plaisir, ce n'était pas leur fait, mais celui d'une lassitude, d'une satiété qui éteignaient mon désir, et me rendaient inapte au plaisir.

« Pour y atteindre, il me fallait des efforts de volonté surprenants, une grande continence en dehors de lui.

« Au commencement, j'avais employé ma liberté pour courir les aventures. Maintenant, je les fuyais, sachant que j'en reviendrais froid à son égard. Même, avant qu'il me rejoignît, le soir, je me plongeais dans des pensées qui éveillaient mes désirs au point de souhaiter n'importe qui pour les assouvir.

« Ainsi, vaille que vaille, je pouvais faire face à mes obligations.

« Comment j'en vins à soustraire des listes de noms, des dossiers, je me le demande encore.

J'ai dansé un jour un ballet, *Le chat noir*, dont l'argument est tiré d'un conte d'Edgar Poe. Je me souviens que le chorégraphe m'avait expliqué que je tuerais un chat, tout vif, par la seule force de l'esprit de perversité, esprit, me disait-il, qui fait commettre une action par la seule raison qu'on a de ne pas la commettre, une sorte de vertige, analogue à ce qu'on éprouve quand on a, à portée de main, des fils électriques, et qu'il fallait que ma mimique, et mes pas exprimassent...

« Eh bien peut-être est-ce à ce vertige que je cédaï.

« J'avais toutes sortes de bonnes raisons pour n'en rien faire. Cela n'empêcha rien.

« Oh, je me suis débattu contre ce penchant. Que de nuits ai-je passées à me raisonner, à énumérer les dangers que je courrais ! Plus je raisonnais, plus je faiblissais. C'était l'argument contre la foi. J'étais vaincu.

« Cependant je tins six mois.

« Un jour que j'étais seul dans le bureau — il lui arrivait de me laisser seul — j'empochai prestement deux listes, de celles qui traînaient sur la table. De retour, il ne vit rien. Du moins je le suppose. Après dîner, je passai dans ma chambre, où verrou tiré, je lus les papiers.

« Il y avait deux sortes de noms, les dénoncés et les dénoncés. J'avais entendu dire que si l'on arrivait à connaître ceux-ci on pourrait, en les supprimant, arrêter les dégâts.

« Je sortis. Dans un bar, je savais trouver des résistants en parties fines. A mon entrée, je fus hué. Je montrai les listes : du coup, on s'écarta pour me faire place. Je dus boire avec eux, ils relevèrent les noms, brûlèrent les feuilles, m'en redemandèrent d'autres, que je promis.

« Je tremblais d'énerverment. Pour me reconforter, un homme m'enlaça, voulut m'embrasser. Je sortis. Comme je fermais la porte, j'entendis une voix de tête :

« — Vrai ma chère, c'est Jeanne d'Arc.

« J'avais promis d'autres liasses, j'en apportai, chaque semaine, et chaque fois j'en promettais de nouvelles, et chaque fois, je m'entendais traiter de patriote, de bon Français : on m'admirait. Je n'étais plus blâmé, au contraire, on m'enjoignait de poursuivre, sinon j'étais un vendu. On trouvait bon que je trahisse.

« Qu'une liste s'égaré, ça va, deux fois de suite, ça va encore, mais qu'il s'en perde des dizaines... L'attention s'éveilla.

« Von L... crut à un coulage dans ses services. Il les épura. Il m'en fit part. Je devais m'arrêter. L'épuration faite, les pertes continuèrent. Il se crut environné d'espions. Il suspecta tout le monde; il me suspecta le dernier.

« Un après-midi, il sortit; il sortait souvent depuis quelques temps.

« Un piège maintenant qu'il me tendait. Je savais qu'il était derrière la porte pourtant, épiant... A peine eus-je saisi les papiers qu'il entra.

« Il n'y eut pas de scène, pas de cris, mais son regard. Et il m'aimait. Un Français aurait repris les papiers, m'aurait sermonné, se serait tu; du moins il aurait lutté contre son devoir, balancé; Corneille n'est pas possible en Allemagne, ou s'il eût agit, c'eût été sur le champ, dans la colère.

« Von L... ne s'emporta pas. Il n'y eut pas de lutte en lui. Il sonna, deux soldats vinrent, m'encadrèrent, me mirent dans une voiture qui m'amena ici.

On m'a lu la sentence hier. Adieu, mon ami, je t'embrasse. J'aurai mis bien involontairement mon vice au service d'une bonne cause, comme ces papes qui par simonie et violence, coiffèrent la tiare pour la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise. »

PIERRE-JEAN PATRIGOT.

ÉTUDE SUR L'AMOUR GREC (1)

L'AMOUR GREC A L'ECOLE

Un des plus grand défenseur de l'amour pur fut Eschine. Dans son réquisitoire contre Timarque accusé de s'être prostitué pour de l'argent, cet orateur rappelle les lois de Solon protégeant l'enfance. Des châtements terribles allant jusqu'à la mort étaient encourus par les hommes qui auraient pénétré dans les écoles d'enfants. Celles-ci, de même que les gymnases infantiles, ne s'ouvraient que du lever au coucher du soleil, l'obscurité favorisant, croyait-on, l'amour impur.

Dans les cas de prostitution d'enfants, ce n'était pas ces derniers qui étaient punis, mais leurs parents — en plus évidemment de celui qui en avait abusé. Enfin, pour se rendre à l'école et en revenir, l'enfant était escorté d'un pédagogue.

La doctrine des Grecs (toujours imitée de nos jours en France) réprimait non pas l'homophilie, mais en premier lieu l'amour charnel entre hommes faits et mineurs, ensuite la prostitution masculine vénale.

La loi de Solon disait : « Si un Athénien se prostitue au plaisir d'autrui, il ne pourra être choisi pour prendre place parmi les neuf archontes, ni être nommé à un sacerdoce, ni plaider pour le peuple, ni obtenir aucune charge dans la ville ou hors de la ville, par sort ou par élection. Il ne pourra être envoyé comme hérault d'armes ni comme député; ni donner son avis ni dans le sénat ni dans l'assemblée du peuple; il ne pourra entrer dans les temples publics; aux fêtes solennelles il ne pourra se couronner avec les autres; ni aux assemblées paraître dans l'enceinte de la place publique. Quiconque, après avoir été condamné comme s'étant prostitué au plaisir d'autrui agira contre ces dispositions, sera puni de mort. » (Eschine 21- contre *Timarque*.)

En dehors de l'amour vénal, les Grecs admettaient l'amour entre hommes majeurs, même charnel.

« Pour moi, je ne blâme pas un amour honnête — continue Eschine — Je n'accuse pas un homme de s'être prostitué parce qu'il se distingue par sa beauté. Aimer des jeunes gens bien faits et de mœurs convenables, voilà, suivant ma définition, le propre d'une âme sensible et généreuse, tandis que pratiquer la débauche avec un homme loué dans ce but est le fait d'un être brutal et

(1) Voir *Arcadie* n° 4, 1955, et 19/20.

sans mœurs. Et j'affirme que se laisser aimer de façon désintéressée est une chose belle, mais que se prostituer pour de l'argent est une infamie. » (Eschine 136 à 138, *ibidem*.)

Les lois de Solon empêchant la fréquentation des enfants par les hommes faits, protégeaient aussi ces derniers. Aristophane regrette que, de son temps, ces lois ne soient plus en vigueur comme jadis : « Jadis, dit-il dans les *Nuées* (980 p. 128), on ne voyait pas les enfants s'approcher d'un amant et, par leurs tendres inflexions de voix et leurs regards lascifs, provoquer eux-mêmes sa passion. »

N'oublions pas cependant qu'Aristophane exagère et que ce cas ne devait pas courir les rues ni les écoles.

Evidemment dans les classes enfantines devaient s'ébaucher ces amitiés particulières bien connues de tous temps. Mais quel mal peut-on trouver à cela ?

L'AMOUR GREC AU GYMNASÉ

A dix-huit ans le jeune Grec n'était plus un enfant. C'était un éphèbe. Il sortait de l'école pour devenir un apprenti soldat. Dès lors les lois contre l'amour impur étaient moins rigoureuses et ses rapports avec les hommes moins interdits.

Cependant, au gymnase, des salles d'entraînement spéciales lui étaient réservées et, à Sparte, les éphèbes ne pouvaient lutter qu'entre eux. En effet, le gymnase et plus particulièrement la palestre — où l'on s'exerçait à la lutte — étaient les lieux où l'homophilie avait le plus d'occasions de se donner libre cours. Les athlètes pratiquaient les sports entièrement nus, aussi les gymnases étaient-ils fréquentés en même temps par les sportifs, par les admirateurs de beauté masculine (peintres, sculpteurs...) et par les homosexuels que l'on rencontrait surtout parmi les poètes, les musiciens, les littérateurs et les philosophes. Au plaisir de contempler les belles académies dans tous les sports : course, saut, lancement du disque et du javelot, pugilat... s'ajoutait — dans la lutte — l'attrait d'entrer en contact avec ces corps de beaux garçons et de se rouler dans la poussière avec eux. Dans le *Banquet*, Platon fait dire à Alcibiade qu'il tenta de provoquer le désir de Socrate en le faisant lutter nu avec lui.

Ajoutons que, de l'aveu même d'Alcibiade, cette façon de faire n'eut aucun résultat : Socrate resta insensible, contrairement à Diogène dont l'aventure nous est contée par M. de CASTRIES dans son livre sur *l'Amour Grec*.

Afin que Diogène eut le moins d'imitateurs possibles, le gymnasiarchos dirigeait les assauts à l'aide d'une longue verge dont il corrigeait les lutteurs qui avaient des attitudes indécentes.

On ne faisait pas que du sport dans les gymnases. Les élégants de l'époque, les « snobs » antiques s'y retrouvaient à l'heure de la culture physique et du bain. On faisait connaissance. « Veut-on

ÉTUDE SUR L'AMOUR GREC

se représenter un de ces beaux jeunes gens qui dans Athènes, faisaient groupe autour des philosophes en renom ? (écrit l'académicien HEUZEY, dans son *Histoire du costume antique*) en voici le portrait : « Bien cuirassé dans sa chlanide, s'appuyant sur son bâton, dans son costume distingué... » et M. HEUZEY nous prie de ne pas confondre « Klanide » et « Klamide ». Celle-ci était le court manteau des éphèbes attaché sur l'épaule droite par une boucle tandis que la Klanide était une sorte d'himation, plus luxueuse que ce manteau et dans laquelle on se drapait. Le bâton aux multiples nœuds « terminé en tête de béquille était disposé ainsi tout exprès pour rassembler et retenir sous l'aisselle les plis du manteau dans une pause familière souvent reproduite par les bas-reliefs et les peintures de vases. » (ibidem).

Pour compléter le portrait nous pouvons ajouter le chien tenu en laisse. Rappelez-vous celui d'Alcibiade qui fit sensation avec sa queue coupée. Nous les voyons sur les vases peints (Cf. *Répertoire des vases grecs et étrusques*, par Salomon REINACH). Ce sont des chiens de salon comme nos « Loulous », actuels : chiens de Malte aux poils longs et à la queue en trompette. Ils sont souvent des motifs de liaisons entre « érastés » et « éromènes ». Le fond d'une « Kilix » de Bassegio (REINACH, tome 2, page 137) nous montre un homme barbu face à face avec un éphèbe. Tous deux tiennent leurs animaux en laisse. L'éphèbe montre de la main droite le chien du barbu tandis que ce dernier touche de la main gauche l'épaule nue du jeune garçon. Ainsi la conversation s'engage à propos des chiens. C'est le premier contact... Les autres suivront plus tard... Sur l'une des faces de cette coupe l'on voit d'autres conversations entre propriétaires de chiens. Un barbu offre un lièvre à un éphèbe, porteur de canne. L'autre face nous montre un autre barbu se retournant pour admirer un camarade ouvrant les bras à un éphèbe qui lui tend la main.

D'autres vases reproduisent d'amusantes scénettes. Au fond d'une kilix du Musée d'Oslo, le barbu a offert à boire à l'éphèbe assis. Il lui chante un petit air... sans doute pour le charmer. Les faces nous montrent l'intérieur du « vestiaire » au gymnase : un athlète se déshabille, un autre se frotte avec un « strigylle ». Les barbuis sont toujours là, regardant, faisant des offres de cadeaux. Les trois âges sont représentés : hommes mûrs, athlètes, jeunes garçons. Ces derniers sont presque toujours emmitoufflés jusqu'au cou dans leurs manteaux qui doivent servir de peignoirs. C'est l'instant du repos après l'exercice et le bain. C'est alors qu'ils sont le plus abordables. Ils prêtent une oreille attentive aux discours de leurs admirateurs. Aristophane critique les beaux parleurs qui abusent de leur renommée comme moyen de séduction auprès des adolescents (*Les Guêpes*, page 180) « Les palestres ont été désertées, dit-il, dans les Grenouilles : les jeunes gens se sont prostitués pour apprendre à débiter des sornettes » (p. 425).

Tantôt les éromènes paraissent insensibles aux flatteries, immobiles sur leurs sièges en X, tantôt ils se décident à se lever et

à entrouvrir leur manteau pour faire admirer leur beau corps. (Kilix de Munich, REINACH, tome 2, page 140). Nous assistons même à une véritable progression dans l'attitude du garçon qui se laisse peu à peu séduire soit par les beaux discours, soit par les dons généreux. La tentation est personnifiée par Eros. C'est ainsi qu'une coupe de Wurtzbourg (R. 2, p. 143) montre un éphèbe emmitoufflé tournant le dos à un admirateur qui lui présente un sac d'écus. Faisant face au garçon, Eros lui fait signe qu'on veut lui faire des propositions. Sur l'autre face de la coupe, l'éphèbe a compris, il se tourne à demi vers l'éraсте et commence à se dévêtir. Cependant il a toujours le regard tourné vers Eros et semble lui demander conseil. Le dieu l'engage à continuer par un mouvement du bras tandis que l'éraсте ravi fait un geste vers Eros pour le remercier de son intervention. Cet Eros est décidément un vrai proxénète. Sur une coupe de Munich (R., 2 p. 143) il pousse un éphèbe vers un musicien qui vient de le charmer d'un air de flûte et sur une autre (R., 2, p. 142) il semble dire à un homme : « Ce coffret que tu tiens, va donc l'offrir à un beau garçon ». Sur l'autre face, il tend une lyre à l'homme en paraissant le conseiller de même. Le don de la lyre fait encore l'objet d'une coupe de Wurtzbourg (R., 2, p. 143). Sur la seconde face deux hommes offrent à un éphèbe hésitant, l'un des tablettes, l'autre un sac d'écus. L'éromène se décidera-t-il pour la jouissance intellectuelle ou pour les avantages matériels ?

Les dons du lièvre, de la lyre, des œuvres d'art, ne sont pas les seuls. On offrait aussi d'autres animaux : le coq (à l'exemple de Zeus séduisant Ganymède), des perdrix, des cailles. Aristophane fait dire à ses oiseaux : « Nous avons des ailes et nous portons aide aux amants. Combien de beaux garçons qui avaient juré d'être insensibles sont vaincus par notre puissance et, presque arrivés au terme de leur jeunesse, ils se livrent à leurs amants, séduits par le don d'une caille, d'une poule d'eau, d'une oie ou d'un coq. » (*Les Oiseaux*, 270).

Les dons consistaient aussi en objets : lyres, colliers, bandelettes et surtout vases peints sur lesquels le donateur faisait inscrire le nom de l'aimé précédé du qualificatif « beau ». C'est ainsi qu'une coupe d'Euphronios conservée au Louvre représente un éphèbe cavalier, reconnaissable à son petasos, sa chlamide et ses bottes (embadès).

Son coursier lui-même appelé « le bel Erothemis » lui fut-il offert pour prix de ses faveurs ? Cela se pourrait à en croire Aristophane qui n'était pas tendre pour certains jeunes trop faciles.

Voici une scène de sa comédie *Plutus* :

CHREMILE. — Et les courtisanes de Corinthe ? Qu'un pauvre leur adresse des propositions, elles ne l'écoutent pas, mais si c'est un riche, elles tournent vers lui leurs fesses.

CARION. — Et les jeunes gens de même : l'amour n'est rien pour eux, l'argent est tout.

CHREMILE. — Tu parles de ceux qui se prostituent à tout

ÉTUDE SUR L'AMOUR GREC

venant ? Mais il y a en a d'honnêtes et ce n'est pas de l'ai
qu'ils demandent à leurs amants.

CARION. — Quoi donc ?

CHREMILE. — Un beau cheval, des chiens de chasse...

CARION. — Oui, ils rougiraient de demander de l'argent et déguis-
sent adroitement leur infamie.

Une kylix conservée au musée de Munich illustre cette assertion. On y voit deux chevaux dont un disponible et l'autre monté par un jeune garçon. Un homme barbu les désigne à un éphèbe et semble lui dire : « Celui qui n'a point de cavalier est à toi si... ». Sur l'autre face le garçon a accepté : il emmène le cheval.

Aristophane était connu pour sa méchanceté. Il est préférable de se représenter l'amour grec comme nous le décrit Platon dans *Charmide* :

« Pour ainsi dire tous les jeunes gens me paraissent beaux. Mais Charmide cependant me parut extraordinaire par sa taille et sa beauté et tous les autres m'en parurent amoureux. A tel point qu'ils étaient comme frappés de stupeur et d'agitation au moment où il entra dans la palestres. Et beaucoup d'autres adorateurs le suivaient. Il n'y avait rien d'extraordinaire que notre groupe d'hommes faits éprouvât ce sentiment, mais je portais mon attention sur les enfants et je vis que tous avaient les yeux fixés sur lui, même le plus petit. Tous le regardaient comme on contemple une statue. »

Comme une statue... Telle était la façon de concevoir aussi l'amour grec chez les Spartiates. Seul l'amour platonique était toléré. Bien plus : il était encouragé et rendu quasi obligatoire. On le considérait comme un système d'éducation. Chaque enfant devait avoir un amant responsable de sa conduite. Néanmoins, selon MITCHELL (*Sparte et les Spartiates*. Payot, page 153) : « on ne peut guère douter que ces relations n'aient dégénéré en grossière sensualité. Enfants et jeunes gens menaient une vie extraordinairement dure sous une discipline sans éclaircies. C'est un fait d'expérience que, quand une discipline impose une rigueur extrême, elle provoque, en retour, de violentes manifestations de sensualité. Les amants partageaient l'honneur et la disgrâce du jeune garçon et l'on raconte que l'un d'eux fut puni d'une amende parce que le garçon qu'il aimait pleurait comme une fille pendant qu'il se battait. Cependant l'amour impur était puni par le déshonneur à vie (atimia).

L'amour grec abonde en histoires d'amants célèbres.

Sans remonter à la mythologie, à la guerre de Troie et à l'Orestie dont les récits sont bien connus, nous trouvons dès l'époque pisistratique, le couple des Tyrranochtones : Armodios et Aristogeiton. Dans son voyage en Attique, Pausanias nous conte l'aventure de Melès et Timagoras : « Melès athénien était aimé d'un étranger appelé Timagoras et ne l'aimait pas. Un jour, se laissant aller à son aversion, il lui recommanda de se précipiter du haut

de l'Acropole. Timagoras crut devoir lui témoigner son amour aux dépens de sa vie et, accoutumé qu'il était à faire toutes ses volontés, il se précipita. Mêlés voyant Timagoras mort en fut si fâché qu'il monta en haut du même rocher, se jeta en bas et périt de la même manière. Des étrangers qui étaient à Athènes prirent de là occasion d'élever un autel au génie Anthéros qu'ils honorèrent comme le vengeur de Timagoras. .

Le véritable historien de l'amour grec est Plutarque. Son *Eroticos* devrait être le livre de chevet de tout homophile. Mais le cas d'Epaminondas, tué à Mantinée et enseveli aux côtés de Cephisodoros, son aimé, n'est pas le seul. On peut citer aussi celui de Dioclès, héros tombé en défendant celui qu'il aimait et enterré à Megare. Son tombeau était le but de véritables pèlerinages et, au printemps s'y déroulait un concours de baisers entre garçons. D'après Théocrite, celui qui avait su appliquer le plus directement ses lèvres sur d'autres lèvres revenait à sa mère chargé de couronnes. . Heureux qui juge les baisers de ces enfants , écrit Théocrite. Certains auteurs (CHAUSSANT, dans *Fêtes et courtisanes de la Grèce*, PUAUX, dans son *Nouveau guide de la Grèce*) insinuent que le juge des baisers pouvait fort bien être une fille. Cependant la suite du texte est formelle : . Sans doute ses instantes prières invoquent Ganymède aux yeux brillants pour que sa bouche ressemble à la pierre lycienne qui apprend aux changeurs à reconnaître l'or pur. .

Parmi les villes qui célébraient l'amour grec, on peut citer Amyclée en Laconie où se tenaient les Hyakintheis en l'honneur d'Apollon, amant d'Hiakinthos et Mantinée, siège des Antinoeia, fêtes d'Antinoüs, l'aimé d'Hadrien.

(A suivre.)

JEAN DE NICE.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale
 Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique
Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA.

Abonnement : 1.500 F par an (imprimé)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'Arcadie.

ROLE ET VALEUR DE LA SEXUALITÉ DANS LA VIE HUMAINE (fin) ⁽¹⁾

par

SERGE TALBOT

UN TRAITE DE LIBERATION SEXUELLE

L'ouvrage de W. Stekel, dont *Arcadie* a publié déjà une analyse détaillée, est un véritable traité de libération sexuelle. Il stigmatise « l'enseignement de ces sinistres livres de sauvetage qui devraient tous être interdits par les autorités ».

Contrairement au préjugé courant, les pratiques onanistiques ne sont pas nuisibles en elles-mêmes. Leur nocivité vient du complexe de culpabilité qui incite le sujet à les interrompre, ainsi que de l'insatisfaction et du remords consécutifs : « Des contre-représentations religieuses, éthiques, hygiéniques sont vaincues par la puissance de l'instinct. Mais après l'orgasme, les inhibitions se transforment en reproches et causent cette dépression qui, même aux yeux du praticien expérimenté, stimule la neurasthénie... Si on expose au sujet l'innocuité de l'acte auto-érotique ou si les diverses inhibitions n'ont pas persisté, la dépression n'apparaît plus après masturbation, et alors on entend souvent avouer qu'après l'acte autoérotique il survient un sentiment de bien-être et que les états d'angoisse et les obsessions ont disparu... L'adolescent qui a renoncé à l'onanisme et qui est malade, souffre de l'abstinence. Nous lui permettons donc de pratiquer l'onanisme, car il ne peut se décider à faire des propositions à une femme, et voici que tout à coup ce sujet autrefois malade guérit complètement sans présenter aucun signe de parapathe (Stekel appelle parapathe les comportements anormaux, traduisant non des « vices », comme disent les traités de luxure, mais des tendances profondes, inconscientes)... Le suicide ne représente que la conséquence la plus extrême de l'abstinence de la masturbation. On peut construire une véritable échelle dont les divers degrés seraient : né-

(1) Voir *Arcadie*, n° 19-20.

vrose d'angoisse, hypocondrie, dépression, mélancolie, suicide. Avec l'abandon de l'onanisme, la vie, pour ces sujets, perd toute valeur. »

Tous les hommes, du nouveau-né au vieillard, pratiquent l'onanisme. Pour qui sait qu'il existe un onanisme inconscient qu'on pourrait appeler onanisme masqué ou larvé, cette règle ne comporte pas d'exception : « Quel est le nombre des êtres humains qui pratiquent la masturbation ? Des chercheurs sérieux admettent une proportion de 90 % et davantage... Si nous ajoutons à cela le cas d'onanisme larvé, nous pouvons affirmer tranquillement que tout homme se livre à l'onanisme... Comment, dans ces conditions, la race humaine devrait-elle apparaître si ce « vice effroyable » était effectivement nocif ? »

D'autre part, tous les vivants, tous les humains sont bisexuels. Il n'y a pas d'exception à cette règle. Mais il y a des êtres qui, pour des motifs déterminés et sous l'influence de circonstances particulières, refoulent soit les tendances homosexuelles, soit les tendances hétérosexuelles et paraissent en conséquence monosexuels. « La monosexualité n'est pas toujours normale, ni toujours naturelle. La nature nous a faits bisexuels et elle exige que nous nous comportions comme des bisexuels. L'hétérosexuel pur est toujours en un certain sens, un parapathe. Cela revient à dire que le refoulement de son élément homosexuel provoque, chez lui, une disposition à la parapathe et constitue un élément parapathe qui, d'ailleurs, ne manque chez aucun sujet normal. »

L'homme normal est affecté jusqu'à la puberté d'une disposition bisexuelle. « L'hétérosexuel refoule ensuite son homosexualité et en sublime une partie dans l'amitié, dans le nationalisme, dans les tendances sociales, dans les groupements, etc... Quand cette sublimation ne réussit pas, il apparaît de la parapathe. Comme les êtres humains ne peuvent maîtriser complètement leur homosexualité, ils ont en eux une disposition à la parapathe. Plus le refoulement est énergique, plus la réaction névropathique est importante et peut aller jusqu'à la paranoïa de Freud. Si c'est l'hétérosexualité qui est refoulée il apparaît de l'homosexualité. Chez les homosexuels, l'hétérosexualité refoulée et non maîtrisée agit en créant une disposition à la parapathe. Plus l'hétérosexualité est sublimée, plus l'homosexuel est capable de présenter l'image d'un sujet normal et bien portant. Il ressemble alors à l'hétérosexuel normal. »

Immense gaspillage d'énergie, nervosité, infériorité intellectuelle de la femme, anxiété, dépression, névrose, paranoïa, suicide, voilà l'écume des scrupules fétides de l'ascétisme médiéval, qui a fait de l'horreur en face de la sexualité la première marche du paradis.

L'homme sain devrait pouvoir exercer une activité bisexuelle. « Les Grecs, dit W. Stekel, sont le seul peuple chez qui la bisexualité était officiellement admise, et nous devons reconnaître que ce peuple a atteint au point de vue artistique et physique les plus hauts sommets. »

« CE ROUGE SOLEIL QUE L'ON NOMME L'AMOUR »

(Baudelaire)

Parmi les espèces animales l'homme présente seul une sexualité dégagée du rut : il fait l'amour en toutes saisons. « La continuité de l'activité sexuelle humaine ne serait-elle pas en rapport avec l'importance de notre cerveau et de notre système nerveux central ? Ce n'est pas sans conséquence si nous sommes des animaux chez lesquels, dans notre complexe neuro-glandulaire total, le cerveau et la substance nerveuse apparaissent si prodigieusement développés : notre intelligence comme notre sexualité en sont incommensurables à celles des autres animaux. » (Marie Bonaparte). C'est dans la sexualité que se trouve un désir conscient d'une impulsion active à l'égard d'un être voisin : elle est non seulement un avantage économique énorme pour la race et une condition du progrès, mais encore la source jaillissante de toute moralité.

Quand la sexualité d'un être éclate à la puberté, sous l'influence de la maturation des gonades, l'Art, la Poésie, la Musique prennent tout à coup pour lui leur plein sens. Il rêve devant les splendeurs de la nature.

*Est-on maître d'aimer ? Pourquoi deux êtres s'aiment ?
Demande à l'eau qui court, demande à l'air qui fuit,
Au moucheron qui vole, à la flamme la nuit,
Au rayon d'or qui vient baiser la grappe mûre !
Demande à ce qui chante, appelle, attend, murmure !
Demande aux nids profonds qu'Avril met en émoi !
Le cœur éperdu crie : « Est-ce que je sais, moi ? »*

écrit Victor Hugo dans les *Contemplations*.

Sait-on pourquoi les Protozoaires commencent par entremêler leurs pseudopodes et finissent par se souder entre eux ?

L'impulsion sexuelle, c'est-à-dire le désir, est l'élément essentiel et primaire de cette synthèse du désir et de l'amitié qu'on appelle l'amour sexuel. Il y a amour sexuel lorsque les courants du désir se sont irradiés dans l'organisme de manière à en affecter les autres parties psychiques, les sentiments sociaux et les affections. Comme l'écrit Havelock Ellis : « Ce n'est que quand le désir est épanché et irradié dans l'organisme entier qu'il peut se transformer, comme une fleur, en amour. »

Les animaux eux-mêmes sont capables d'idéaliser le désir sexuel, puisque un oiseau meurt de chagrin par suite de la mort de sa femelle. Rien d'ailleurs de plus mystérieux que cette idéalisation :

« Ce qui semble avoir toujours stupéfait les hommes dans l'examen de l'amour sexuel est l'insignifiance de sa cause physique, l'immense différence entre la petitesse de la zone circonscrite de la membrane muqueuse qui est le but final de cet amour et l'immensité des sensations et des sentiments dont cette muqueuse est la porte », écrit Havelock Ellis. De sorte que, comme l'a dit Rémy de Gourmont, « les membranes muqueuses, par suite d'un mystère ineffable, enferment dans leurs plis obscurs toute la richesse de l'infini ».

Quelles que soient la déception et la désillusion dont est suivie le plus souvent l'exaltation amoureuse, son souvenir demeure comme l'un des faits les plus réels et les plus essentiels de la vie : « Il n'y a guère d'hommes, écrivait Malthus — pasteur anglican qui fut l'un des plus grands penseurs de son temps, — qui, ayant fait un jour l'expérience du plaisir que donne l'amour vertueux, et quelque grands qu'aient pu être ensuite ses plaisirs intellectuels, ne jette un regard en arrière vers ce coin ensoleillé de sa vie, où son imagination aime à se promener, ne le contemple avec les plus vifs regrets et ne désire pas le vivre de nouveau. La supériorité des plaisirs intellectuels sur les plaisirs sexuels consiste plutôt en ce qu'ils remplissent plus de temps et sont plus vastes, qu'ils déterminent moins la satiété qu'en ce qu'ils sont plus réels ou plus essentiels. » (cité par H. E.).

« Les passions sont le feu céleste qui donne la vie au monde moral, a dit Helvétius; l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions et c'est au moment des passions, à partir de vingt-cinq jusqu'à trente-cinq ou quarante ans, que les hommes sont capables des plus grands efforts de vertu ou de génie. » Et Bergson écrit : « N'est-il pas vrai que vous vous apercevez d'une passion profonde, une fois contractée, à ce que les mêmes objets ne produisent plus sur vous la même impression ? Toutes vos sensations, toutes vos idées vous en paraissent rafraîchies. C'est comme une nouvelle enfance. » L'édifice de la vie est entièrement construit sur la faim et l'amour, a dit Schiller. En effet, par l'action de la sélection sexuelle, c'est l'amour qui a modelé la forme et la couleur, c'est-à-dire la beauté essentielle à la fois de la vie animale et de la vie humaine. « On semble se transfigurer, devenir plus fort, plus riche, plus parfait, on est plus parfait, dit Nietzsche; nous trouvons ici l'art comme fonction organique; nous le trouvons incrusté dans l'instinct angélique de l'amour; nous voyons en lui le plus grand stimulant de la vie... Bien loin de déplacer seulement le *sentiment* de valeur chez celui qui aime, l'amour donne à celui-ci véritablement plus de valeur, il le rend plus fort. Chez les animaux, cet état produit de nouvelles armes, de nouveaux pigments, des couleurs et des formes nouvelles, et surtout de nouveaux mouvements, de nouveaux rythmes, de nouvelles amorces et de nouvelles séductions. Il en est de même chez l'homme... Alors s'ouvre pour lui une porte sur l'art. Si l'on sup-

ROLE ET VALEUR DE LA SEXUALITÉ

prime dans l'œuvre lyrique en mots et en sons la suggestion créée par cette fièvre intérieure, que reste-t-il de la poésie et de la musique ? *L'art pour l'art, peut-être ?* La virtuosité croissante des grenouilles à peau froide crevant dans leur marécage ? Tout le reste c'est l'amour qui le crée. » (*La Volonté de Puissance.*)

Aussi nombreux sont les penseurs qui ont prononcé la condamnation morale de l'idéal de la chasteté.

Buffon parlait avec colère de « cette sorte de folie qui a fait regarder la virginité d'une fille comme une chose douée d'une existence réelle. » Shelley semble avoir associé la religion et la morale non avec la chasteté mais avec son contraire. Mérimée, dans une de ses lettres signale l'action desséchante de la virginité : « Je crois que les gens attribuent trop d'importance à la chasteté. Non que je nie que la chasteté soit une vertu; mais il y a des degrés dans les vertus comme il y en a dans les vices. Il semble absurde qu'une femme puisse être mise au ban du monde pour avoir eu un amant alors qu'une femme qui est hypocrite et méchante va partout. La morale de cette époque n'est assurément pas celle qui est enseignée dans l'Évangile. Mieux vaut aimer trop que pas assez. De nos jours, ce sont les cœurs secs qui sont mis au pinacle. »

Pendant les XVIII^e et XIX^e siècles des esprits bien faits et sincères ont combattu la chasteté avec de nombreux arguments : elle est immorale dans son principe, car c'est le mariage par achat qui a haussé la valeur de la chasteté féminine, la virginité augmentant la valeur marchande des femmes; elle use inutilement les énergies de l'organisme, elle n'est le plus souvent que la lâche soumission à des conventions courantes; dans le meilleur des cas, elle n'aboutit à rien de plus qu'à l'abstinence, le plus souvent elle a pour effet de remplacer le partenaire sexuel par des mains luxurieuses et d'établir à la place de l'érotisme naturel un érotisme artificiel et plus raffiné, une sorte de chasteté érotique, comme celle de Bélise dans *Les Femmes savantes*.

Il ne faut pas se lasser de le répéter; ce que deux adultes consentants font dans une pièce fermée ne regarde personne. La sexualité est une fonction qui doit s'exercer comme les autres fonctions. Rien de grand ne se fait sans elle.

La sexualité est d'ailleurs plus complexe qu'on ne croit généralement. Elle se présente aujourd'hui à nos yeux au point où l'a amenée une scission de tendances complémentaires, que renfermait en elle-même l'impulsion amoureuse primitive antérieure à la séparation des sexes. Il est aussi vain de ne voir dans l'amour qu'une illusion au service de la propagation de l'espèce que de chercher la solution d'un problème métaphysique en se maintenant sur le terrain de la physique. On connaît les vers admirables que Baudelaire a consacrés à Hippolyte et Delphine :

« Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,

*Quand même tu serais une embûche dressée,
Et le commencement de ma perdition !*

*Delphine secouant sa crinière tragique,
Et comme trépignant sur le trépied de fer,
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :
« Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer !*

*Maudit soit à jamais le réveur inutile,
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !*

*Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !*

(Les Fleurs du Mal.)

L'hétérosexualité a été façonnée par l'évolution au cours de son trajet; elle est détachée d'une impulsion plus vaste, antérieure à la génération sexuée, et dont l'homosexualité a recueilli les éléments sacrifiés. La vie en général accepte la stérilité de certains individus comme elle accepte la mort de chacun d'eux.

SEXUALITE ET CONTROLE DE SOI

Pas plus que les Arcadiens d'autrefois, ceux d'aujourd'hui n'encouragent la luxure sexuelle, qui dégrade rapidement le caractère tout en diminuant le plaisir érotique lui-même. Le plaisir érotique supérieur n'est possible que si on assure par avance à l'impulsion sexuelle un haut degré d'irradiation, c'est-à-dire une diffusion totale de l'impulsion dans l'organisme psychique : « Or ceci, comme l'a bien vu Havelock Ellis, ne peut être obtenu qu'en opposant des obstacles à la jouissance rapide et directe du désir sexuel, en l'obligeant à augmenter sa force, à faire de longs circuits, à charger tout l'organisme d'une tension telle que le point culminant de l'amour ne soit pas seulement la détumescence banale d'un désir brutal, mais l'achèvement complet d'un désir où participe l'âme autant que le corps. »

On n'est pas un gourmand quand on mange sobrement une nourriture saine. On n'est pas un être dépravé quand on accorde à sa sexualité hétérosexuelle ou homosexuelle, ce qui est nécessaire pour ramener la paix de l'esprit, la possession de soi-même et l'aptitude joyeuse au travail tout en se gardant de se livrer à la luxure ou à la noce.

Nietzsche a donné l'ordre : « sois pur ». Et cet appel s'adresse autant aux homophiles qu'aux hétérosexuels. Il ne signifie pas qu'il faut éprouver l'indifférence et l'insensibilité vis-à-vis d'autrui. Mais il recommande une attitude plus stricte vis-à-vis de

ROLE ET VALEUR DE LA SEXUALITÉ

soi-même, une culture du contrôle de soi capable d'assembler et de soulever les forces psychiques, afin de les dépenser pour des fins acceptées volontairement : « Une chasteté relative, dit-il, une grande circonspection dans les choses érotiques, même en pensée cela peut faire partie de la raison supérieure de la vie, même chez les natures abondantes et bien douées. »

Le véritable ascétisme ne comporte pas la continence perpétuelle. Havelock Ellis l'a justement défini : « la vertu du contrôle qui conduit à la satisfaction érotique ». La vraie chasteté est « la vertu qui exerce son influence harmonisante sur la vie érotique elle-même », elle est « l'art de toucher les choses du sexe avec des mains qui se souviennent de leur aptitude à atteindre les buts suprêmes de la vie. »

C'est parce que nous estimons l'amour très haut, que nous accordons au contrôle de soi une grande valeur. Mais nous nous refusons à mettre sur le corps de l'homme et de la femme des pancartes : *zone interdite*. La vie sans amour ne vaudrait pas d'être vécue.

Havelock Ellis raconte que l'illustre Laplace, une demi-heure avant sa mort, prit un volume de sa propre *Mécanique Céleste* et dit : « Tout ça, c'est des bêtises, il n'y a de vrai que l'amour ».

SERGE TALBOT.

CONCOURS LITTÉRAIRE

Un concours littéraire a été ouvert par *Arcadie* (voir le règlement dans le numéro de mars 1955). La date limite des envois de manuscrits fixée au 30 septembre 1955 est reportée au 15 janvier 1956.

LES MAUVAIS ANGES

ROMAN

par

ERIC JOURDAN (1)

La jeunesse a toujours eu le goût des gestes inutiles et des désirs désespérés, écrit l'un des personnages de ce roman dans son journal.

Avec cette clef, nous comprendrons mieux le roman de M. Eric Jourdan, qui a tous les caractères d'une œuvre de jeunesse.

Non que l'auteur ait fait un « geste inutile », en écrivant cette œuvre. C'est au contraire un témoignage important, important pour qui que ce soit, car il restitue à l'amour l'éclat, la violence et la cruauté qu'il a perdus, à travers tant d'édulcorations successives, qui sont les fruits de l'habitude autant que du conformisme. Mais combien plus important pour nous, car il présente au monde, au-delà des barrières des sexes, un couple de garçons pour lesquels il n'existe rien d'autre que leur amour. A ce stade, il ne peut plus être question d'« amitiés particulières », ou de mauvaises habitudes. Il s'agit de l'amour — de l'amour à l'état pur — qui brille d'un éclat parfois insoutenable, comme un brasier qui n'aurait d'autre fin que de se consumer lui-même; amour sans restriction, sans retour vers le monde, où tout ce qui n'est pas l'aimé n'existe plus; amour enfin, qui par sa virulence et son exigence même, ne peut s'achever que dans la mort, car il nie la vie, et ses compromissions inévitables. *Etre à dix pas l'un de l'autre, c'était déjà se quitter, car le premier mouvement de l'amour abolit le temps... mais non l'espace.*

Et encore : *...le moment d'une séparation fugitive nous montrait le ciel serein sous des couleurs de tempête, le soleil noir, nos cœurs immenses.*

Donc geste point inutile. Mais désir, désespéré, certes, d'aller jusqu'au bout du rôle, de jouer le jeu jusqu'à ses ultimes conséquences.

C'est sans doute ce qui donne aux deux parties du roman, rédigées sous forme de journal, cette tension particulière, cette courbure, devrait-on dire, comme d'un arc trop bandé dont on attend à chaque instant que la corde ne se rompe.

(1) Edition de la Pensée Moderne, Paris. Prix : 600 F.

Si la corde ne se rompt point, la flèche, du moins, est lancée et va tuer successivement les deux héros. Ce qui fait que le récit de Pierre se termine par ces mots : *J'aime trop Gérard. Mon Dieu, je voudrais mourir...* et celui de Gérard, qui a tué Pierre et l'emporte avec lui, fuyant la maison paternelle, fuyant surtout le monde, et la vie, par cette phrase : *et je suis mort contre l'ombre* ce qui prêterait à sourire, si toute la scène n'avait l'intensité, la grandeur d'un drame antique.

Point de halte, dans cette ascension vers la mort. Les retours en arrière, qui coupent de loin en loin le récit, ne font qu'ajouter aux éléments du drame qu'on sent se nouer, car ils en montrent les racines bien plus lointaines que ce jour d'été où les deux jeunes garçons ont enfin compris qu'ils s'aimaient, et qui devenait pour eux *le premier jour du monde*.

Et c'est bien là le caractère essentiel de l'œuvre. Nous sommes, nous aussi, ramenés aux premiers jours du monde. Œuvre de jeunesse, ai-je dit, et j'y reviendrai. Mais aussi, œuvre pleine de jeunesse, avec ce que cela signifie de fougue, de jaillissement, de tempêtes. Ces enfants sentent s'éveiller en leur chair leur merveilleuse puissance d'hommes. *Mon corps était une bête qui eût voulu me manger le cœur... Un seul pas me révélait la force de mes muscles dans mes jambes*.

Merveilleuse éclosion de l'adolescence, qui coïncide avec l'éclosion de l'amour : *Nous étions des garçons nouveaux, le passé n'existait plus, notre amitié enlevait son masque de guerre, et lentement, sur nos vrais visages, l'amour allait poser ses mains et nous crever les yeux*.

Œuvre de jeunesse, cependant, avec ses excès, sa démesure. Une recherche, un peu gratuite, il me semble, de la brutalité, du sadisme : *Le sang est la véritable couleur de l'amour...*, écrit l'un des personnages.

Il y en a tout de même trop dans ces pages par ailleurs si pleines d'une extraordinaire poésie, d'un lyrisme sensuel et troublant, d'une densité de fruit mûr et de chair offerte.

Mais sans doute était-ce la fatalité de ces héros, maudits comme les mauvais anges, de s'étreindre jusqu'à la mort avec un acharnement de désespérés, dans la vaine recherche de l'absolu de l'Amour.

Et s'ils meurent, c'est de n'avoir pu que s'ajouter, sans avoir jamais réussi à se fondre.

La mort seule pouvait dissoudre cette fragile durée humaine qui les dérobaient l'un à l'autre.

ALAIN.

“ TARWIK ”

ROMAN

de

FRÉDÉRIC GRENDEL (1)

Nombreux sont les romans contemporains qui laissent échapper de leurs pages quelque « beau ténébreux », séducteur incomparable des âmes assoiffées de rêve. Mais pourquoi faut-il que celui-ci soit si souvent déçu ? C'est semble-t-il, que l'auteur n'a pas dissipé les brumes sentimentales héritées d'un moi romantique : le rêve se dissout en rêverie, son contraire, et meurt.

Le mystère n'a été, hélas, que pressenti, voyez par exemple, *Mario*... Par contre il est des romanciers, beaucoup plus rares, qui ravissent, entraînent, font faire d'étranges et d'exquises embardées loin des sentiers battus, sur les pas de leur prince charmant.

Voyez alors Jouhandeau, voyez surtout Herrmann Hesse dans son *Demian* : le sentiment n'a certes pas disparu, il a été illuminé par un univers de significations, de correspondances, de signes obsédants qui le dominent, le dépassent, l'agrandissent, lui confèrent la force implacable d'une interrogation sur le destin qui lie les êtres et les choses.

Ce n'est pas pur hasard s'il faut citer Hesse : il aide à mieux saisir la portée et la nouveauté du roman de Frédéric Grendel : *Tarwik*. Qui est Tarwik, nom mystérieux ? L'Allemagne, qui est un enchantement l'a matérialisé. Toutefois, il serait vain de le situer : comme tout enchantement il paraît tantôt à Montparnasse, tantôt à Bornéo, ou à Francfort. N'importe. C'est avant tout un prince de dix-sept ans, qu'emporte le vent d'avril soufflant à Wiesbaden.

Tarwik a-t-il existé ? « Je n'ai plus le temps de savoir », avoue le narrateur « si j'ai imaginé Tarwik ou s'il existe réellement », et il ajoute « ou s'il est né de mon désespoir... ».

Il n'en est certes pas moins vrai que Tarwik est né d'une expérience de tout un être qui crée sa « mythologie sentimentale » pour échapper à l'espace glacial de notre monde.

La magie opère d'autant plus ensorcelante qu'elle ne chasse pas les bottes de plomb de la logique ordinaire.

(1) Editions Julliard. 390 F.

« J'aime l'absurde », dit le narrateur, voilà bien la logique des anges qui, la nuit, rêvent à d'autres anges ». Désespoir... fond de mélancolie mais aussi, émerveillement.

Tarwik est-il autre chose ? Est-ce même un roman, bien qu'il emprunte l'art le plus subtil du romancier, la technique la plus soignée et la mieux venue, s'il est permis de parler de technique romanesque pour aborder une œuvre aussi exquise ?

C'est plus qu'un roman, c'est un journal intime dont l'auteur détache quelques feuillets pour composer une délicieuse aquarelle de l'âme, les « blancs » sont laissés au silence « qui ménage toujours le pire et le meilleur », en laissant au temps, le loisir de se suspendre ou de s'inverser pendant que les collines de Wiesbaden émergent des grisailles et colorent le roman des plus adorables nuances printanières.

Tarwik est un bien beau livre ! Après l'avoir lu, on ne peut s'empêcher de le relire sans épuiser tout le charme, la mélancolie et la fraîcheur : « un morceau de glace dans le soleil et qui ne fond pas ».

CLAUDE DIETER.

“ PRÉSENCE ”

ROMAN

de

SIMONE MARIGNY

Un mari provoque la mort de sa sœur après avoir découvert qu'elle aimait sa femme : tel pourrait être le sujet d'une excellente nouvelle. C'est en fait le point de départ et l'aboutissement d'un roman, un peu lent mais attachant. Entre l'accident fatal et la découverte de la vérité, la narratrice, un jeune peintre, laisse, sous la forme d'un rêve précis, quasi physique, le souvenir de sa belle-sœur faire irruption dans son univers parisien, aussi brillant que vain. Au fur et à mesure qu'elle découvre la personnalité mystérieuse et envoûtante de la morte, en aimant une ancienne amie de celle-ci elle se détache de son mari, haïssable personnage, assassin autant par faiblesse que par cruauté mal dissimulée.

Présence, de Simone Marigny, éveille chez le lecteur de profondes résonances. Qui, en effet, n'a pas été obsédé par le regret, envahi par la mélancolie, au souvenir d'un être disparu, ignoré par notre faute et qui aurait pu — on s'en aperçoit trop tard — jouer un rôle capital dans notre vie.

C. G.

(1) *Présence*, de Simone Marigny. Editions Julliard. 480 F.

Le Journal de PAUL LÉAUTAUD

Il a fallu la rencontre d'un journaliste et de la radio pour que l'actualité et la célébrité projettent leurs rayons sur un auteur octogénaire, qui, sans cela, aurait disparu en laissant un souvenir ténu à quelques dizaines d'intellectuels; ce « miracle » a rendu actuel M. Paul Léautaud. Auteur peu fécond, peu lu, critique dramatique, à la dent dure, collaborateur et employé du *Mercur*e de France, M. Léautaud n'a pas eu la réussite de certains parce qu'il a préféré son indépendance aux compromissions et aux bassesses qui sont le lot des hommes qui veulent arriver et qui arrivent, mais, comme le disait Alfred Capus : « dans quel état ! ». Donc le snobisme s'en mêlant on a découvert Léautaud, comme La Fontaine avait découvert Baruch; toutefois les critiques, et d'une manière générale, la presse a peu parlé des deux premiers tomes de son *Journal littéraire* qui viennent de paraître. M. Léautaud a commencé à écrire son journal quotidiennement depuis 1893; les périodes qui nous sont offertes s'étendent de 1893 à 1909. Lecture attachante qui nous fait connaître la vie littéraire gravitant autour du *Mercur*e de France; beaucoup d'anecdotes, de petits faits vrais, comme les aimait Stendhal et Paul Bourget, et surtout une sincérité qui nous fait penser aux *Confessions* de Jean-Jacques.

M. Léautaud n'est pas un inverti, mais ne cache pas qu'il a eu des penchants vers la pédérastie. De Rebell, homme de lettres, bien oublié aujourd'hui, il écrit : « cette mort, dans le mystère, le vice et la pauvreté... », presque la même mort qu'Oscar Wilde, un autre dandy, un autre encore de ceux qui vivent en marge de la société, les meilleurs, les plus doués, les plus intéressants. Aucune pose de ma part ici : je suis vraiment, au plus profond de mon esprit, séduit, conquis, ému par le relief que comportent de tels individus, de telles existences. » Et encore : « La médiocrité, la platitude et d'esprit, et d'existence, emplissent la vie. De tels individus nous donnent l'occasion de nous en rendre vivement compte et de nous secouer un peu. » Rencontrant chez Marcel Schwob un jeune Anglais, il le trouve « adorable comme une jolie femme », et quelques jours après : « Mon excitant jeune Anglais est là. Il s'appelle Réginald. Je dis mon impression à Mme de Charmoy : Si j'avais une femme, je la tromperais avec lui... Il peut avoir dix-huit, vingt ans. » D'un jeune homme qui aime son premier roman, il écrit : « J'ai été très camarade, l'ai invité à revenir. Quel dommage qu'il ne soit pas le jeune homme rêvé, seize ou dix-sept ans, un peu joli et féminin... » Son jeune admirateur lui conte qu'il a été rattaché à Montmartre par un

gamin d'une douzaine d'années et qu'il ne l'a pas suivi par crainte du scandale, et comme Léautaud lui demande ce qu'il en aurait bien fait, le jeune homme répond : « Mon Dieu ! Une certaine pédérastie... ». Et comme l'entretien roule sur la prostitution, Léautaud écrit : « J'étais quelque peu en érection en parlant de ces choses tout en marchant dans les rues. J'étais à deux pas de lui proposer de remonter chez moi... » et il ajoute : « Décidément non. Il est un peu trop homme ».

Certain soir Léautaud se trouve au métro Etoile, il entre en conversation avec deux gamins, seize et dix-sept ans, les suit avenue du Bois, conversation salée (sic), crainte du scandale, cependant il a le désir d'en utiliser un, celui qui lui plaisait, il prend rendez-vous... Nous ignorons la suite.

Ainsi à travers ces pages écrites au jour le jour voyons-nous se dessiner la figure et le caractère d'un homme qui est d'une franchise totale, ironique, sensible, curieux de tout, non conformiste et, par cela même, digne de notre sympathie.

JEAN SOLIN.

NOUS RECOMMANDONS A NOS LECTEURS

Roger PEYREFITTE : *Les clés de Saint-Pierre*. 650 F.

André du DOGNON : *L'Homme Orchestre*. 750 F.

Robert MERLE : *Oscar Wilde ou la destinée de l'homosexuel*. 440 F.

Daniel GUERIN : *Kinsey et la sexualité*. 450 F.

André PERRIN : *Mario*. 600 F.

Lucien FARRE : *Nicolas Struwe*. 420 F.

Frédéric GRENDEL : *Tarwick*. 390 F.

Maurice PONS : *Virginales*. 450 F.

POGEY-CASTRIES : *Histoire de l'amour grec*. 650 F.

Un ouvrage de 700 photos (grand format) 2 500 F : *Anthropométrie et anatomie*, de BARRINGTON.

5 numéros au choix de 1954 : 750 F port compris.

Nous expédions tant en France qu'à l'étranger : livres, albums, de photos, albums de dessins.

COMITÉ INTERNATIONAL POUR L'ÉGALITÉ SEXUELLE

4^e CONGRÈS INTERNATIONAL — PARIS
11-12-13-14 NOVEMBRE 1955

“ LES DROITS HUMAINS
ET LES ORIGINES DE LA MORALE ”

Pour la première fois le Congrès aura lieu dans un pays latin. Deux fois il s'est tenu à Amsterdam, et une fois à Frankfurt-a-M.

La place que Paris occupe dans le monde doit donner à ce IV^e Congrès International un lustre jamais encore connu. Il importe pour cela que tous les lecteurs de cette Revue se fassent un devoir d'y participer.

Des conférenciers au nom prestigieux dans le domaine de la Philosophie, des Sciences et des Lettres y donneront le résultat de leurs réflexions sur le thème proposé.

Nous attirons cependant l'attention de nos lecteurs sur le fait qu'il s'agit essentiellement d'une manifestation intellectuelle, chargée de jeter des bases solides et irréfutables pour mieux présenter et défendre les minorités.

Les mouvements étrangers affiliés au Comité International participeront à ce Congrès en envoyant à Paris de nombreux délégués. D'ores et déjà il est prévu qu'y participeront les nations suivantes : Italie, Espagne, Portugal, Belgique, Suisse, Hollande, Danemark, Suède, Norvège, Allemagne, Autriche, Angleterre, U.S.A. Nous comptons sur la participation de représentants de pays de l'Amérique Latine.

C'est *Arcadie* qui est chargée de l'organisation entière de ce Congrès.

Nous publierons dans notre livraison d'octobre tous les détails pratiques nécessaires.

Nous rappelons le programme.

VENDREDI 11 NOVEMBRE :

- 21 h. : Ouverture du Congrès. Discours inaugural du Représentant de la France, et du Président en exercice du Comité International.

SAMEDI 12 NOVEMBRE

- 9 h. : Séance de travail.
10 h. 30 : Conférence.
12 h. : Réception des Personnalités et de la Presse pour un cocktail d'honneur.
14 h. : Séance de travail.
15 h. : Conférence.
17 h. 30 : Conférence.

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

- 9 h. 30 : Conférence.
17 h. 30 : Conférence.

LUNDI 14 NOVEMBRE

- 9 h. : Séance de travail.
Le samedi 12 novembre à 21 heures : spectacle de variétés internationales (artistes de France et de l'étranger).
Le dimanche 13 novembre à 12 h. 30 : Banquet.

CONFÉRENCIERS:

- M. GABRIEL MARCEL, de l'Institut : *La signification des Sexes.*
M. EMILIO SERVADIO, Vice-Président de la Société italienne de psychanalyse : *Morale et pseudo-morale.*
M. PHILIPPE ARIES, Professeur à la Sorbonne : *Le mythe de l'adolescence.*
M. ETTORE MARIOTTI, Professeur à la Faculté de Médecine de Naples.
M. le Docteur GOSTA CARLBERG, de Stockholm.
M. le Docteur W. F. BRIX, Secrétaire de l'Institut de recherches de sexologie d'Autriche.

Pour pouvoir entrer dans la salle du Congrès, pour assister à la soirée récréative, pour participer au banquet, tous

les Français devront obligatoirement se munir de cartes d'entrée qui seront exclusivement remises par la Direction d'*Arcadie*.

Seuls les délégués officiels de France et des nations étrangères seront munis de cartes spéciales.

Ce Congrès représentant des frais importants nous demandons une participation à tous les Congressistes.

PRIX DES CARTES :
(valable pour une personne)

- Carte valable pour toutes les séances du Congrès : 1 000 F.
- Carte valable pour toutes les séances du Congrès et pour la soirée récréative : 1 200 F.
- Carte valable pour toutes les séances, pour la soirée récréative et pour le banquet : 2 300 F.
- Carte valable pour trois séances (au choix) du congrès : 500 F.
- Carte valable pour une seule séance (au choix) du congrès : 200 F.
- Carte pour la soirée récréative : 300 F.

Aux « Abonnés » d'*Arcadie* habitant la province, les territoires d'Outre-Mer ou l'étranger, il est consenti une réduction de 20 % sur le prix de ces diverses cartes. *Cartes de membre d'honneur* (donnant droit à toutes les activités du congrès) : 3 000 F.

Avantages réservés à nos abonnés :

- Club : réunions, sorties, conférences (groupes camping, théâtral, musical).
- Service social.
- Service juridique.
- Service de correspondance entre abonnés.
- Réception chaque mois de circulaires diverses, d'encarts de reproductions photographiques et de dessins.
- Bibliothèque, prêt de livres.

Tous renseignements à la direction de la revue.

RYLS DE PARIS
et son
CLUB PENSION RESTAURANT
— DES ÉTATS-UNIS —

8, rue Saint-François-de-Paule - NICE

PENSION COMPLÈTE DE 1 600 A 2 000 F - MENU A 450 F

SPÉCIALITÉS GASTRONOMIQUES

CADRE HISTORIQUE - SALON DE MUSIQUE

TERRASSE SUR LA MER - AMBIANCE CORDIALE

Prix spéciaux aux membres d'Arcadie

VENNEN

Revue du Danemark et de la Scandinavie

Parution mensuelle

Photos - Dessins

(articles en danois, allemand, anglais)

Abonnement : 1 an 2 000 F. F. (P. O. Box 809 Copenhague O.)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'Arcadie.

“ HOMMES ”

ALBUM DE 75 PHOTOS ENTIÈREMENT INÉDITES

N'AYANT JAMAIS PARU DANS AUCUNE REVUE DU MONDE

Format 18×27 - Photo au recto - Papier couché

DEMANDEZ CET ALBUM A **ARCADIE**

ou à votre Libraire habituel

Prix : 1 500 F envoi sous pli fermé

Etranger : 2 000 F pour le recevoir comme lettre.

